BX
320
.K53

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class _____

Book _____

YUDIN COLLECTION

YUDIN
COLLECTION

QUELQUES MOTS

SUR

LES COMMUNIONS OCCIDENTALES

A L'OCCASION

D'UN MANDEMENT DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

PAR UN CHRÉTIEN ORTHODOXE.

LEIPZIG:
F. A. BROCKHAUS.
1855.

B. KLOTCHKOFF,
Libraire,
PETERSBOURG

Khomiakov, Alekseĭ Stepanovich

QUELQUES MOTS

SUR

LES COMMUNIONS OCCIDENTALES

A L'OCCASION

D'UN MANDEMENT DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

980
1237

PAR UN CHRÉTIEN ORTHODOXE.

LEIPZIG:
F. A. BROCKHAUS.

1855.

BX320
.K53

104837
'08

Yardin

Theol. HLR 4 1-44

AVANT-PROPOS.

Très-souvent attaquée par les organes des différentes communions chrétiennes en Europe, l'orthodoxie a longtemps gardé le silence. J'ai cru remplir un devoir en répondant l'année passée à une nouvelle attaque, qu'un écrivain de la confession romaine avait dirigée contre l'Eglise à laquelle j'appartiens; et je me suis adressé à la presse protestante de Paris pour mettre au jour un écrit intitulé: « *Quelques mots par un Chrétien orthodoxe sur les communions occidentales à l'occasion d'une brochure de M. Laurentie.* » Un libraire de Paris, M. Meyrueis, a accepté cette commission si délicate, et a publié mon ouvrage en le faisant précéder d'une préface justificative remplie des plus nobles sentiments. L'estime et la reconnaissance m'auraient fait un devoir de m'adresser à lui pour la publication d'une brochure destinée à servir de continuation à l'écrit précédent; mais mes lecteurs

verront dans les premières pages de cette brochure, que je n'ai pas pu suivre une marche qui aurait placé M. Meyrueis dans une fausse position : entre un refus qui lui aurait probablement été pénible et un consentement qui aurait pu avoir des suites fâcheuses pour lui, vu les circonstances présentes.

C'est à l'Allemagne que je m'adresse en ce moment. Hospitalière dès l'antiquité, de nos jours elle s'enorgueillit à juste titre de l'hospitalité qu'elle accorde à la pensée humaine quelle que soit sa patrie. J'ose compter sur cette noble hospitalité.

Je parle pour ce que je considère comme la vérité contre ce que je crois être l'erreur; je parle aux hommes, mes frères de notre Père commun ; et la rude franchise de mon langage ne vous empêchera pas, mes frères d'Allemagne, de lui accorder les avantages de la publicité. Un grand homme de notre sang, le Bohème Huss, est mort en Allemagne pour la liberté de la pensée et de la prédication religieuse. Plus heureux que son prédécesseur, votre Luther l'a conquise. Vous ne me refuserez pas, je le sais, la jouissance d'un droit pour lequel nos pères aussi bien que les vôtres ont combattu et souffert.

Ignotus.

Dirigée par la main invincible de Dieu, chaque époque dans l'histoire de l'humanité porte avec elle de graves enseignements. Il est bon et utile aux hommes d'en comprendre le sens; il est juste et raisonnable à l'individu de communiquer à ses frères ce qu'il croit en avoir compris, afin que la science de tous se complète par les faibles lumières de chacun. La Providence ne refuse pas plus à notre siècle qu'à ceux qui l'ont précédé ses hautes instructions, dont l'intelligence est d'autant plus facile, que grâce à des rapports internationaux plus fréquents et à une publicité moins restreinte, la parole humaine accompagne de plus près l'action historique et vient en dévoiler les mobiles par des révélations tantôt réfléchies, tantôt involontaires.

Nous venons d'en voir un mémorable exemple.

Quels que soient les prétextes ou les raisons politiques de la lutte qui agite l'Europe en ce moment, il est impossible que l'observateur même le plus superficiel n'ait remarqué que l'un des deux camps ennemis ne renferme que des peuples appartenants à l'ortho-

doxie, tandis que le camp opposé renferme des Romains et des Protestants groupés autour de l'Islamisme. Ce partage pourrait certainement être attribué à des causes plus ou moins accidentelles, à des haines de races, à des intérêts contradictoires, à des calculs de politique ou à une opposition quelconque entre des principes sociaux; et en effet on ne saurait douter que toutes ces causes n'exercent une très-grande influence sur les événements contemporains; mais une haine de religion est certainement venue envenimer la querelle. Si des Russes ou des Grecs avaient attribué un tel motif aux peuples latinizants, le motif aurait probablement été nié avec indignation, et l'accusation déclarée calomnieuse: mais heureusement la négation est impossible. Ce sont des écrivains de la confession romaine qui avouent ce motif, qui le proclament, qui s'en vantent, qui le déclarent suffisant pour appeler sur les armes de l'Occident les bénédictions du Dieu de justice et d'amour. Marie-Dominique-Auguste Sibour, archevêque de Paris, par la grâce du Saint-Siége Apostolique, annonce à la France que «la guerre qu'elle va faire à la Russie n'est point «une guerre politique, mais une guerre sainte; que ce «n'est point une guerre d'état à état, de peuple à «peuple, mais uniquement une guerre de religion; que «toutes les autres raisons mises en avant par les ca«binets ne sont, à le bien prendre, que des prétextes; «mais que la cause véritable de cette guerre, la cause «sacrée, la cause agréable à Dieu, c'est la nécessité de

«repousser l'erreur de Photius, de la dompter, de la «briser; que tel est le but avoué de cette nouvelle croi-«sade, et que tel avait été le but latent de toutes les «autres croisades, qui au reste ne l'avouaient pas.» L'évêque de Paris n'est pas à beaucoup près le seul à faire un pareil aveu : bien des écrivains de la confession romaine l'ont fait avant et après lui; mais Marie-Dominique-Auguste Sibour est plus hardi, plus franc, plus explicite que les autres. Il plaint évidemment les Grecs, mais que peut-il faire pour eux? Ce sont des sectateurs de Photius, et il faut bien qu'ils pâtissent puisqu'ils empêchent le triomphe de l'unité. Il est un peu embarrassé de se faire le défenseur des Turcs : mais les Turcs ne sont au fond qu'un prétexte. Il faut repousser l'hérésie de Photius. Il doit laisser les Protestants grossir les rangs de l'armée romaine, dure nécessité! mais il faut dompter les Photiens. Il doit permettre que des étendards bénits par un imam d'Algérie pour les troupes françaises marchent à la croisade à côté d'étendards bénits par lui-même; ô douleur! mais il faut exterminer les Photiens qui sont les véritables, les seuls ennemis; et l'âme charitable et douce du prélat se soumet à ce cruel devoir. Telles sont les paroles de l'archevêque de Paris ou tel est leur sens indubitable. Cette voix pontificale n'a fait qu'énoncer plus clairement ce que d'autres avaient déjà fait comprendre et a trouvé elle-même bien des échos complaisants. Y a-t-il eu beaucoup de voix qui se soient élevées contre elle dans les

ami de la vérité, doit sonder son coeur et en extirper ce germe de haine: autrement la vérité ne lui sera point donnée. Qu'ils s'instruise et s'épouvante en voyant le développement monstrueux de ce funeste sentiment dans l'âme de Marie-Dominique-Auguste Sibour, archevêque de Paris par la grâce du Saint-Siége Apostolique.

De pareilles réflexions faites sérieusement pourraient, je n'en doute pas, avoir une influence salutaire sur les événements politiques; mais je n'ai point à m'occuper des événements politiques dont l'importance, quelque grande que nous la supposions, n'est pourtant que relative et temporaire. La question que je traite est d'une gravité bien supérieure, car elle regarde la manifestation de la vérité absolue sur la terre, et embrasse tout l'ensemble des intérêts spirituels de l'humanité. Mon but étant d'expliquer aux hommes de l'Occident le caractère réel de l'Eglise en leur montrant le jour sous lequel nous apparaissent les erreurs des deux communions qui constituent le schisme occidental, j'ai dû commencer par faire voir l'obstacle moral qui s'oppose à ce que la voix de la vérité parvienne à trouver des âmes impartiales qui l'écoutent. Tant que l'homme n'a pas rejeté de son sein le fiel d'une inimitié latente, l'oeil spirituel ne peut pas voir, l'oreille ne peut pas entendre et l'intelligence ne peut pas juger avec rectitude. Un effort moral est toujours digne d'être tenté quand il a pour but de déraciner un sentiment d'injuste animosité:

combien ne l'est-il pas davantage quand la connaissance de la vérité divine put devenir sa récompense?

Cependant avant d'aborder le fond de la question religieuse je crois devoir dire, qu'outre l'obstacle dont je viens de parler et qui consiste en une disposition hostile du coeur, il y en a un autre non moins grave qui rend l'intelligence de l'Eglise presque impossible aux Latins ainsi qu'aux Protestants.

J'ai dit qu'aux premiers siècles et jusqu'à l'époque du grand schisme d'Occident la connaissance des vérités divines avait été considérée comme appartenant à la totalité de l'Eglise réunie par l'esprit de charité et d'amour. Cette doctrine conservée jusqu'à nos jours, a dernièrement été hautement proclamée par l'accord unanime des patriarches et de tous les Chrétiens d'Orient. L'Occident, infidèle à la tradition de l'Eglise, s'arroge au 9me siècle le droit d'altérer le symbole oecuménique sans le concours de ses frères d'Orient, au moment même où ceux-ci lui donnaient un témoignage de déférence fraternelle en soumettant à son approbation les décisions du concile de Nicée. Quel est l'inévitable résultat logique de cette usurpation? Le principe logique de la connaissance, exprimé par la rédaction du symbole, étant une fois séparé du principe moral d'amour exprimé par l'unanimité de l'Eglise, l'anarchie protestante se trouvait établie de fait. Tout évêché pouvait s'arroger vis-à-vis du patriarchat occidental le droit que celui-ci s'était arrogé vis-à-vis de la totalité de l'Eglise; toute

paroisse le pouvait vis-à-vis de l'évêché, tout individu vis-à-vis de tous les autres. Il n'est pas de sophisme qui puisse éviter cette conséquence. Ou la vérité de la foi est donnée à l'union de tous et à leur amour mutuel en Jésus-Christ, ou elle peut être donnée à tout individu sans aucun rapport aux autres. Pour éviter cette conséquence et l'anarchie qui en résulte, il fallait remplacer la loi morale qui s'était trouvée génante pour le jeune orgueil des nations germano-romaines, par quelque loi nouvelle soit intérieure, soit extérieure, qui put ou qui parut au moins donner une autorité indubitable aux décisions de la société ecclésiastique en Occident. Cette nécessité fit surgir peu à peu l'idée de l'infaillibilité du pape. En effet sa suprématie administrative et judiciaire (qui du reste ne soutient pas une critique sérieuse) ne pouvait pas, même si elle était admise dans son sens le plus large, servir de justification à une doctrine ou à un acte schismatique. Une infaillibilité conditionnelle (telle, par exemple, que celle qui exige l'accord de la décision papale avec la totalité de l'Eglise) ne le pouvait pas davantage, puisqu'une nouvelle décision dogmatique avait été introduite dans le symbole oecuménique sans le concours des patriarchats d'Orient, dont aucun n'avait même été averti. Le romanisme restait schismatique aux yeux de l'Eglise ou se trouvait avoir justifié toute la licence du Protestantisme à moins d'une infaillibilité absolue attribuée à l'évêque de Rome. Telle est la conséquence inévitable, qui a fini par être ad-

mise par un nombre très-considérable de Latinizants et doit l'être par tous. Cependant cette infaillibilité absolue n'a jamais été reconnue comme dogme indubitable et ne l'est pas encore de nos jours: c'est une question que la cour de Rome n'ose point aborder. D'un autre côté cette infaillibilité papale était, de l'aveu même des Latinizants, complétement ignorée dans les premiers temps de l'Eglise; elle était hautement niée par les pères des premiers siècles (témoins l'oeuvre de St.-Hyppolyte et la condamnation prononcée par un concile oecuménique contre la mémoire d'Honorius pour erreur dans le Dogme); elle n'a point été mise en avant dans les premières discussions des Latins contre les Grecs, ni même dans les conférences postérieures; elle n'est enfin évidemment qu'un principe conventionnel admis après coup par la nécessité pour justifier un acte illégal qui lui était antérieur.

Le Romain n'a donc d'autre appui pour son schisme qu'un principe qu'il sent être conventionnel. D'un autre côté le Protestantisme, partant de l'opinion que l'Occident avait usé d'un droit légal en altérant le symbole, ayant d'ailleurs perdu tout souvenir de la dépendance morale, dans laquelle se trouvaient mutuellement les diocèses de l'Eglise primitive, et ne pouvant cependant se sentir lié par le principe conventionnel, que Rome met quelquefois en avant sans avoir jamais osé l'ériger en dogme, arrive à l'inévitable conclusion que chaque pays, chaque diocèse, et enfin chaque individu a tout

aussi bien que le patriarchat d'Occident le droit de se séparer de la totalité de l'Eglise, et de se créer un symbole de foi ou une croyance à sa guise. Ainsi, privé de l'appui de la tradition et de la tutelle morale de l'Eglise qui pour lui n'est plus qu'une abstraction, il se trouve réduit à n'avoir d'autre guide que la bible. Mais la bible elle-même, comme l'a bien dit un écrivain protestant fort distingué, n'a pas de limites arrêtées, comme les objets de la création directe de Dieu dans la nature. Quelle que soit la part de l'esprit divin dans le livre des saintes écritures, c'est une œuvre de l'homme au moins en apparence. Sans le canon, la bible n'existe pas. Hors de l'Eglise il n'est pas de canon. Le livre canonique n'est-il pas apocryphe? ou l'apocryphe n'est-il pas canonique? Telle œuvre a-t-elle dû être admise? ou telle autre de la même époque n'aurait-elle pas dû l'être quoiqu'elle ne le soit pas? Si l'Eglise n'a pas par sa nature la connaissance infaillible de la vérité, chaque partie de la bible est aussi sujette au doute que les épîtres attaquées par Luther, et l'ensemble lui-même n'est plus qu'une compilation à bornes douteuses, et dont l'autorité n'est admise que parce qu'on ne sait comment s'en passer.

Le Protestant n'a donc d'appui pour sa croyance toute entière qu'une chose de pure convention.

Or une croyance conventionnelle n'est qu'une incrédulité déguisée. Elle imprime son caractère à l'âme humaine, lui impose ses habitudes et la rend incapable

d'arriver à l'intelligence de la foi réelle. De là vient que les Orientaux perdent leurs peines quand ils attaquent les croyances de l'Occident comme une foi absolue: tous leurs coups portent à faux, dirigés qu'ils sont par une supposition erronée. D'un autre côté l'Occident ne peut pas comprendre l'étrange sévérité de l'Eglise, ni croire à la sincérité de ses représentants qui ne veulent pas se contenter d'une croyance conventionnelle, et exigent la foi absolue dont il a, pour ainsi dire, perdu le souvenir. Les Orientaux ont le tort de supposer à leurs frères d'Occident une bonne foi réelle, à laquelle ceux-ci ne prétendent nullement; les Occidentaux à leur tour leur supposent une mauvaise foi dont ils ne sont nullement coupables, et il n'en peut être autrement. C'est là que gît le second obstacle dont j'ai dû parler et qui rend l'intelligence de l'Eglise presque impossible aux Latins ainsi qu'aux Protestants. Ce n'est pas tel ou tel article de foi qu'ils ont à comprendre; non, c'est la possibilité de la foi absolue elle-même qu'ils ont à admettre, après s'être contentés pendant des siècles d'une croyance de convention, et l'avoir considérée comme la seule réellement possible[1].

[1] C'est ainsi, par exemple, que la France parle depuis si longtemps avec une admiration avouée de ce que l'on a nommé la foi de charbonnier. Pourquoi donc de charbonnier, et non de savant? de sage? d'apôtre? C'est que l'ignorant seul peut aux yeux des Latinizants avoir la foi indubitable; et cela uniquement parce qu'il ne se doute pas qu'il vit dans une croyance de convention. Ce mot renferme tout un aveu d'incrédulité.

En toutes choses la lutte de la vérité contre l'erreur est remplie de difficultés, quoique le triomphe lui soit finalement assuré. Combien n'est-elle pas plus difficile quand les obstacles à la réception de la vérité se trouvent non-seulement dans la raison, mais encore dans la volonté et les passions. Ceci est particulièrement le cas dans les rapports de l'Eglise envers les communautés, qui s'en sont séparées. Quelles-que soient les haines et les défiances entre les différentes confessions occidentales, les peuples qu'elles renferment dans leur sein sont plus ou moins sur un pied d'égalité entre eux. Ils ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule famille C'est leur vie commune qui a fait l'histoire de l'Europe; ce sont leurs communs efforts qui ont fait la civilisation contemporaine. Enfin à l'exception de l'Italie et de l'Espagne, il n'est pas un seul de ces peuples qui ne compte parmi ses citoyens des membres de presque toutes les confessions occidentales. Le passage d'une croyance à une autre n'offre rien d'insolite, rien qui blesse les deux formes, peut-être les plus invincibles de l'orgueil humain, celui de la race et celui de la civilisation. Il en est tout autrement dans les rapports de ces mêmes peuples avec l'Eglise. Ils ont à recevoir les vérités de la foi d'une société que leur dédain a autrefois rejetée, et qui depuis lors s'est trouvée étrangère à leur vie intérieure et à leur développement. Ils ont à écouter en disciples la voix d'une race qui leur est étrangère par le sang et qu'une vie historique pleine de

souffrances et de luttes inégales, a indubitablement retardée dans la carrière de la civilisation. Ils ont à condamner ce qu'ils considèrent comme la gloire de leur passé, et beaucoup de ce qui fait l'orgueil de leur présent. Pour les nations c'est un sacrifice bien pénible; pour les individus c'est une expatriation intellectuelle. Plus la voix de la vérité deviendra claire et son accent impérieux, plus le coeur révolté se roidira contre sa puissance et l'esprit, complice des mauvaises passions du coeur, inventera de subterfuges, de sophismes et même de mensonges directs pour se dérober à l'inévitable conviction. C'est à quoi doit s'attendre tout homme, qui a étudié l'homme et l'histoire de l'intelligence humaine, et c'est en effet ce que nous voyons arriver à l'époque présente. N'osant aborder de front aucun des enseignements dogmatiques proclamés par l'Eglise, n'osant attaquer en face aucune des positions avancées par ses organes, on lui invente des schismes, dont elle ne se doute pas, pour nier son unité ; on lui invente des chefs temporels qu'elle ignore, pour nier sa liberté spirituelle; et cela dans le moment où se manifeste le plus vivement la puissance de sa communion vitale et où elle proteste le plus énergiquement contre tout soupçon d'Erastianisme.

Cependant les obstacles, quelque grands qu'ils soient, ne doivent pas arrêter les défenseurs de la vérité. Plus les mauvaises passions qui font la force de l'erreur, se montrent à découvert, plus le devoir

de les dévoiler, de les combattre et d'appeler les hommes à l'unité de l'amour et de la foi en Jésus-Christ devient impérieux. Dans un écrit précédent j'ai montré que le Romanisme était essentiellement protestant et rationaliste, que le Protestantisme était illégalement traditionnel toutes les fois qu'il voulait se poser en religion; j'ai essayé de faire comprendre à mes frères d'Occident le caractère de l'Eglise, en leur montrant le jour sous lequel nous apparaissent leurs doctrines. Je n'ai pas encore été réfuté, et je continue une tâche que je considère comme un devoir, espérant qu'une parole dite avec sincérité et amour ne restera pas complétement inutile.

J'ai dit que dans l'Eglise l'infaillibilité en fait de dogme, c'est-à-dire, la connaissance de la vérité, s'appuyait sur la sainteté de l'amour mutuel des Chrétiens en Jésus-Christ; j'ai dit qu'une telle doctrine rendait le rationalisme impossible, puisque la lumière de l'intelligence se trouvait sous la dépendance d'une loi morale. Le schisme occidental en rompant ce lien intronisait le rationalisme et l'anarchie protestante. Pour éviter les conséquences logiques de cette erreur, le Romanisme dut plus tard inventer l'infaillibilité papale, et cacher l'anarchie du principe sous le despotisme gouvernemental du fait. Cette nouvelle phase de l'erreur, au point de vue de l'Eglise, présente l'aspect suivant. — La connaissance des vérités divines attribuée à l'évêque de Rome, ne dépend pas de sa perfection morale (témoins Borgia et tant d'au-

tres), elle ne dépend pas non plus d'une loi morale dans l'Eglise (car son point de départ est un acte que l'on ne peut qualifier que de *fratricide moral*), elle ne dépend pas non plus d'une supériorité d'intelligence qui n'a jamais été revendiquée pour les papes. Elle porte donc complétement le caractère oraculaire. Cependant elle se rattache, à ce que l'on prétend, au chef des apôtres. — Nous ne pouvons comprendre un fait quelconque dans l'Eglise que par l'analogie qu'il offre avec des faits semblables certifiés par l'Ecriture Sainte. Or les professions de foi dans le Nouveau Testament se présentent sous deux formes. Les unes, volontaires et pour ainsi dire triomphantes, sont des révélations accordées à la sainteté et à l'amour: telles sont celles de Siméon, de Nathaniel, de St.-Pierre; et enfin la plus complète de toutes, celle de St.-Thomas. Les autres, involontaires, arrachées à la peur et à la haine: ce sont celles des possédés. Nous n'en connaissons point, qui aient eu pour principe l'indifférence[1]. Évidemment le privilége supposé

[1] La révélation partielle qui paraîtrait avoir été exprimée par le grand-prêtre n'offre pas la moindre analogie. Il n'exprime qu'une loi politique dont ni lui, ni ses auditeurs ne comprennent l'application. Sa parole est si loin d'être une profession de vérité (comme doit l'être celle du pontife romain), qu'elle renferme au contraire une fausseté au point de vue moral: car *il n'est pas bon* qu'un innocent soit sacrifié pour les autres sans sa propre volonté. Il a pourtant été, dira-t-on, un organe de la volonté divine. Oui certes, il l'a été. Mais comment? C'est parce que les décrets des gouvernants sont les instruments de Dieu. S'en suit-il que ces décrets renferment une vérité intrinsèque? Les gou-

de l'évêque de Rome, étant indépendant de sa perfection morale, ne l'élève pas à la première catégorie et le rejette dans la seconde. Elle le rattache par conséquent plutôt aux possédés qu'aux apôtres. Triste dégradation de l'homme si elle était vraie! Triste dégradation de la pensée humaine, si elle pouvait y croire sérieusement! Je ne parle pas du respect superstitieux exigé par les Latinizants pour la localité ou plutôt encore pour le nom de Rome (car hors de cette superstition, qui du reste porte un caractère de fétichisme local, il est impossible de nier que les évêques d'Antioche ne soient aussi bien les successeurs de St.-Pierre que ceux de la ville impériale); mais je dis qu'aux yeux de l'Eglise le privilége d'être l'organe involontaire de la vérité, attribué à quelque individu que ce soit, qui ne serait pas en même temps le successeur de la sainteté des apôtres, ne trouverait d'analogie que dans le cas des démoniaques.

Le Protestantisme, développement plus logique du principe même qui avait occasionné le schisme, arrive à d'autres conséquences. Brisé en un nombre infini de communions divergentes, qui ne sont elles-mêmes que des unités nominales (car chaque individu professe le plus souvent une croyance opposée à celle

vernements n'ont pas l'ambition d'y prétendre. Il n'y a donc nulle anologie entre le cas du grand-prêtre, et la prétention des papes à la vérité intrinsèque de leurs décisions en matière de foi.

de tous les autres), il ne reconnaît son unité générale que dans l'admission et, pour ainsi dire, dans un certain culte de la Bible. Or cette unité n'est point basée sur l'unité du sens des Saintes Écritures (car les explications sont contradictoires), mais sur l'unité de l'objet même, de la parole écrite, du livre enfin indépendamment de son sens et de la pensée qui y est renfermée. La divergence et l'anarchie sont évidentes et réelles; l'unité apparente présente tous les traits du fétichisme.

L'âpreté de mes expressions ne doit point offenser nos frères d'Occident. Le choix n'en est pas volontaire. Ce n'est qu'en montrant sous le jour le plus vif le cachet de mort, dont les deux formes du schisme occidental sont empreintes à nos yeux, que je puis faire comprendre le caractère de vie spirituelle et organique qui n'appartient qu'à l'Eglise. Telle est la raison pour laquelle j'ai dû faire voir, quelle serait la dégradation d'un être humain forcé d'être l'organe d'une foi infaillible en dépit de sa propre volonté, et quel est le fétichisme d'une communion, qui n'a d'autre lien que le respect pour une lettre morte, dont le sens reste indéterminé. Au lieu de l'homme machine qui rend des oracles involontaires, mettez l'Eglise toute entière, qui professe la vérité divine parce qu'elle est animée par l'esprit divin d'amour mutuel; au lieu du livre-fétiche, mettez l'Eglise toute entière, dont la Bible n'est que la parole écrite et par conséquent toujours comprise, et vous aurez la vie au lieu de la

mort, et la plus haute raison au lieu de la folie la plus évidente. Dans les deux cas vous revoyez devant vous l'organisme vivant, parce que vous avez rappelé le principe même de la vie qui est l'amour.

Quoi? dira-t-on, depuis tant de siècles, dans les pays les plus civilisés du monde, le Christianisme aurait oublié l'amour qui est sa base et son essence? Quoi? pas un de tant d'hommes illustres qui ont prêché la loi du Sauveur, pas une de tant de hautes et nobles intelligences, de tant d'âmes ardentes et tendres qui ont fait entendre aux peuples de l'Occident la voix de la religion, n'aurait parlé de l'amour mutuel qui est le testament du Christ mourant aux frères pour lesquels il mourait? Mais c'est invraisemblable, c'est impossible. En effet, c'est invraisemblable, c'est impossible, et pourtant c'est vrai. Les éloquents et les sages, les investigateurs de la loi du Seigneur et les prédicateurs de sa doctrine ont souvent parlé de la loi d'amour, pas un n'a parlé de sa puissance. Les peuples ont entendu prêcher l'amour comme devoir; ils l'ont oublié comme privilége divin qui garantit aux hommes la connaissance de la vérité absolue. Ce que la sagesse de l'Occident ignorait, l'ignorance de l'Orient le lui enseigne.

Quand vainqueur de la mort, le Sauveur des hommes leur retira sa présence visible, il ne leur légua pas les douleurs et les larmes; mais il leur laissa la consolante promesse, qu'il serait avec eux jusqu'à la fin des siècles. Cette promesse fut remplie. L'esprit

de Dieu descendit sur la tête des disciples réunis dans l'unanimité de la prière, et leur rendit la présence de leur Seigneur, non plus une présence saisissable aux sens, mais une présence invisible, non plus extérieure, mais intérieure. Dès lors leur joie fut complète, malgré les épreuves auxquelles ils étaient destinés. Et nous aussi, nous avons cette joie parfaite, car nous savons que l'Eglise ne cherche plus le Christ comme le font les Protestants, mais le possède; et qu'elle le possède et l'obtient constamment par l'action intérieure de l'amour sans demander un fantôme extérieur du Christ, comme le croient les Romains. Le chef invisible de l'Eglise n'a pas eu besoin de lui laisser son image pour prononcer des oracles, mais l'a animée toute entière de son amour pour qu'elle eût en elle-même l'inaltérable vérité.

Telle est notre foi.

L'Eglise, même terrestre, est une chose du ciel; mais le Romain comme le Protestant jugent des choses du ciel comme des choses terrestres. «Il y aura désunion,» dit le Romain, «s'il n'y a pas une autorité pour décider les questions de dogme.» «Il y aura esclavage intellectuel,» dit le Protestant, «si chacun doit être d'accord avec les autres.» Parlent-ils selon les principes du ciel ou selon ceux de la terre? Ce caractère terrestre imprimé à une chose céleste a de temps en temps frappé quelques âmes d'élite, qui ont cherché (et on ne peut guère les en blâmer) à dérober à leurs propres yeux la tache indélébile des

communions auxquelles elles appartenaient. Peut-être personne n'en a-t-il eu le sentiment plus profond, quoique involontaire, qu'un homme dont on ne peut parler sans vénération, une des plus nobles illustrations de notre siècle, l'éloquent pasteur Vinet. Dans un article destiné à caractériser le Catholicisme (car c'est ainsi qu'il nomme le Romanisme) et le Protestantisme, il les considère tous les deux comme les produits de deux tendances de l'esprit humain. Le premier, selon lui, doit son origine au désir involontaire et inné à l'homme d'obtenir une vérité toute faite, et qui n'ait plus besoin que d'être admise; et au plaisir que trouve le coeur humain en se sentant uni aux autres dans le sentiment et la pensée. Le second doit son origine à un désir également inné à l'homme de trouver la vérité par les propres forces de son intelligence, et à la conviction parfaitement vraie qu'une croyance consentie n'est pas encore une croyance acquise [1]. Nous voyons ici l'homme dans l'emploi purement terrestre de ses forces rationelles, et nous ne pouvons qu'admettre la justesse de cette analyse des tendances romaines et protestantes. Cependant l'idée que la vérité est nécessairement une, vient frapper Vinet, et l'inévitable conclusion que le Christianisme ne peut être qu'universel ou catholique, se présente à sa pensée. Il ajoute: «Toutes ces deux tendances sont également vraies et également imparfaites. Le

[1] Ce ne sont pas les expressions mêmes de Vinet, mais tel est leur sens.

Catholique a tort de l'être, car il l'est par anticipation avant d'en avoir le droit; le Protestant a tort de croire que le Protestantisme soit destiné à rester Protestant, car il n'est qu'un acheminement vers le Catholicisme à venir.» On le voit, le but de ses désirs, de ses espérances, c'est l'unité libre et intelligente de l'Eglise qui lui apparaît dans le lointain des siècles futurs. Pauvre âme égarée par le faux système dans lequel elle a vécu! Grande et belle intelligence que la contradiction entre ses aspirations et ses croyances a usée avant le temps! Sa souffrance intérieure se manifeste dans la discordance de ses positions. L'avenir seul le console; le passé n'a rien donné, le présent est sans fruit. Le Catholicisme, c'est-à-dire, l'accord des hommes dans la vérité arrivera; mais n'a-t-il donc jamais existé? Les disciples du Christ illuminés par les dons de l'Esprit Saint, n'étaient-ils pas encore une Eglise catholique? S'ils ne l'étaient pas, où est donc l'autorité de leur parole et de leurs écrits? S'ils l'étaient et si le Catholicisme de cette Eglise a péri, comment l'humanité retrouvera-t-elle la lumière, qu'elle a perdue quand elle l'avait reçue des mains de Dieu lui-même? Comment la gardera-t-elle après l'avoir retrouvée? La science a-t-elle des garanties plus fortes et plus sûres que celles qu'a pu trouver l'esprit divin? Non, ou le Catholicisme n'est pas possible dans l'avenir, ou il n'a pu périr dans le passé; mais c'est ce que ni Vinet, ni aucun Protestant ne peut admettre; et l'illusion la plus

anti-logique leur paraît préférable à une conclusion logique qui devrait les faire désespérer de la vérité. Leurs idées appartiennent toutes entières à la terre. Cette même souffrance intérieure reparaît chez les meilleurs parmi les Latinizants, mais sous une autre forme. Elle se manifeste chez eux par une lutte constante entre le désir de l'analyse et la crainte que cette puissance n'arrive à abattre l'édifice, qu'ils ont tant de peine à défendre contre elle. C'est que chez eux aussi tout est le résultat d'un calcul terrestre. Vinet a pourtant raison en partie. Que l'on rende aux mots, dont il se sert, le sens qu'il veut leur donner, et la vérité apparaîtra toute entière. Le Catholicisme, ou plutôt l'universalité de la vérité connue, le Protestantisme, ou plutôt la recherche de la Vérité, tels sont en effet les éléments toujours coexistants dans l'Eglise. Le premier appartient à la totalité de l'Eglise, le second à ses membres. Nous nommons l'Eglise universelle; mais nous ne nous nommons pas des Catholiques[1]; ce mot implique une perfection à laquelle nous sommes loin de prétendre. Quand l'esprit divin permit que le saint apôtre des juifs méritât le blâme de l'apôtre des gentils, il nous enseigna cette haute vérité, que le front le plus haut, l'âme la plus illuminée du ciel devait s'abaisser devant la catholicité de l'Eglise, qui est la parole de Dieu lui-même[2]. Chacun

[1] Quand ce mot ou celui d'orthodoxe s'emploie en parlant d'un individu, ce n'est qu'une forme elliptique de langage.

[2] C'est en quoi se manifeste la folie des Irvingites: ils atten-

de nous cherche constamment ce que l'Eglise possède constamment. Ignorant, il cherche à la comprendre; mauvais, il cherche à s'unir à la sainteté de sa vie intérieure : toujours imparfait en toutes choses, il tend à cette perfection qui se manifeste dans toutes les manifestations de l'Eglise, dans ses écrits qui sont l'Écriture Sainte, dans sa tradition dogmatique, dans ses sacrements, dans ses prières, dans ses décisions enfin qui se font entendre toutes les fois qu'il y a un mensonge à réfuter, un doute à résoudre, une vérité à proclamer dans son sein, pour soutenir les pas chancelants de ses enfants. Chacun de nous est de la terre, l'Eglise seule est du ciel.

Cependant l'homme ne retrouve pas dans l'Eglise quelque chose qui lui soit étranger. Il s'y retrouve lui-même, non plus dans la faiblesse de son isolement spirituel, mais dans la force de son union spirituelle et intime avec ses frères et son sauveur. Il s'y retrouve dans sa perfection, ou plutôt il y retrouve ce qui est parfait en lui, l'inspiration divine qui se perd constamment dans l'impureté grossière de chaque existence individuelle. Cette épuration s'opère par l'invincible puissance de l'amour mutuel des Chrétiens en Jésus-Christ; car cet amour, c'est l'esprit de Dieu.

dent des apôtres parce qu'ils ne comprennent pas que l'Eglise des apôtres est bien au-dessus de chacun d'eux. Les dons particuliers ne sont que le reflet du don général. Au reste il est impossible de ne pas comprendre que l'Irvingisme n'est que le doute aspirant aux miracles.

Comment, dira-t-on, l'union des Chrétiens pourrait-elle donner à chacun d'entre eux ce qu'aucun d'eux n'a en lui-même? — Le grain de sable ne reçoit pas une existence nouvelle du monceau dans lequel le hazard l'a jeté. Tel est l'homme dans le Protestantisme. La brique d'une muraille ne subit aucune altération et ne reçoit aucun perfectionnement de la place que lui a assignée l'équerre du maçon. Tel est l'homme dans le Romanisme; mais la particule matérielle, qui a été assimilée à un corps vivant, reçoit elle-même un sens nouveau et une vie nouvelle de l'organisme dont elle est devenue partie intégrante. Tel est l'homme dans l'Eglise qui est le corps du Christ, dont l'amour est le principe organique. Il est évident que les hommes de l'Occident ne peuvent ni le comprendre ni y prendre part, sans revenir sur le schisme qui en est la négation, car le Latinizant prétend à une unité de l'Eglise où il ne reste plus de traces de la liberté du Chrétien, et le Protestant s'en tient à une liberté, où l'unité de l'Eglise disparaît complétement[1]; mais nous, nous proclamons l'Eglise une et libre. Cette Eglise qui est une sans avoir besoin d'un représentant officiel de son unité, et libre sans que cette liberté se manifeste par la désunion de ses membres est, s'il m'est permis de parler le langage de St.-Paul, un scandale aux yeux du judaïsme des Latins, et une folie aux yeux de l'hellénisme des Protestants, mais

[1] L'une, c'est l'Eglise moins le Chrétien; l'autre; c'est le Chrétien moins l'Eglise.

pour nous elle est la manifestation de la sagesse et de la miséricorde infinie de Dieu sur la terre.

On le voit, une différence essentielle sépare l'idée de l'Eglise qui se considère comme une unité organique, dont le principe vivant est la grâce divine de l'amour mutuel, de l'idée des communions occidentales, dont l'unité toute conventionnelle n'est, chez les Protestants que la somme numérique d'une certaine quantité d'individus, ayant des tendances et des croyances à peu près identiques, et chez les Romains que l'action collective des sujets d'un état semi-spirituel. Cette différence d'idées doit nécessairement se faire sentir dans le caractère de toutes les manifestations de ces unités, dont les principes sont si complétement opposés. La foi vivante sera donc, comme je l'ai déjà dit dans mon premier écrit, le trait caractéristique des manifestations de l'Eglise. Le rationalisme, soit dogmatique, soit utilitaire, marquera de son empreinte toutes les doctrines et tous les actes collectifs des communions opposées. L'étude des faits confirme les conclusions logiques, qui découlent des principes dont on vient de voir l'exposition.

Que l'on considère en effet la prière, c'est-à-dire, l'aspiration la plus pure de la terre vers le ciel!

Entrez dans un temple protestant. — L'homme n'y est-il pas complétement isolé? L'individu se sent-il lié à la congrégation autrement que par les liens de la musique et d'un rit conventionnel? S'adresse-t-il à elle comme à quelque chose dont sa vie personnelle

ne fait qu'une partie? La congrégation partielle sent-elle au delà des murs du temple quelque chose de plus vaste, dont elle-même tire sa vie spirituelle? Sent-elle sa communion réelle avec un monde d'intelligences plus hautes et plus pures? S'adresse-t-elle à ce monde invisible pour lui demander le secours, ou au moins l'accord de ses prières? Non, le Protestant et sa congrégation s'en garderont bien. En effet n'ont-ils pas assez de l'intercession du Sauveur? Et pourquoi feraient-ils une dépense inutile de prières? Ils ont évidemment raison dans le sens utilitaire. La mort a terminé les jours d'un Protestant, et la congrégation affligée jette les dernières pelletées de terre sur les restes d'un homme qui lui fut cher. Aucune prière ne se fait entendre sur la tombe nouvelle et n'accompagne les adieux des vivants au frère qui vient de leur être enlevé. L'homme ira-t-il en effet changer les décrets de Dieu sur le sort éternel de celui dont la carrière terrestre est terminée? Couvrira-t-il par ses prières des péchés que le sang du Sauveur n'a pas couverts? Et c'est encore bien juste dans le sens utilitaire. Cependant le Protestant demande les prières de ses frères vivants; à quoi lui peuvent-elles servir quand il a le Christ pour intercesseur devant Dieu? Le Protestant demande à Dieu le pardon du péché de ses frères et leur purification spirituelle; comment peut-il croire que la prière, qui n'a pas le droit ou le pouvoir d'influer sur le bonheur éternel de celui qui a terminé sa carrière terrestre,

ait le droit ou le pouvoir d'influer sur le caractère de cette carrière, et par conséquent sur le sort à venir du vivant? L'un est évidemment aussi injuste et impossible que l'autre; mais le Protestantisme n'a pas osé rompre en face à toutes les traditions de l'Eglise, et en est resté à un moyen terme illogique, qui du reste ne peut induire personne en erreur, car on le sent bien, le Protestant demande la prière de ses frères, sans en éprouver un besoin sérieux et prie pour eux sans espérance sérieuse. Il est et il se sent isolé dans le monde.

Entrez dans un temple romain. La prière de chacun des Chrétiens présents se confond-elle dans une prière commune? La voix du choeur est-elle l'expression de la pensée de tous? Non, l'homme reste isolé devant une prière qu'il ne doit point comprendre, et à laquelle son intelligence ne doit pas répondre[1]. Tout ce culte lui est extérieur: il n'en fait pas partie intégrante. Il y assiste, il ne le constitue pas. Le gouvernement ecclésiastique prie dans sa langue gouvernementale; qu'a-t-il besoin que ses sujets mêlent leurs accents et leurs pensées à son entretien avec une autorité plus haute? Ce qui se passe dans les temples

[1] On nous objectera peut-être l'emploi d'une langue vieillie dans le service de l'Eglise russe. Le principe indubitable de l'Eglise est que l'office doit se dire dans la langue populaire: le fait n'en diffère que parce que le mouvement du rit n'a pas pu suivre le mouvement d'une langue qui s'organisait. Il n'y a nulle parité avec le principe romain.

romains aurait l'air de la moquerie d'une prière, si cela ne faisait pas partie d'un système. Le lien de l'amour ayant été rompu, et la sainteté de sa puissance méconnue, l'homme s'est trouvé, comme je l'ai déjà dit, de fait hors de l'Eglise, quoique renfermé dans son enceinte par les lois d'une organisation toute terrestre. Cependant le Romanisme n'a pas pu, ou n'a pas osé rejeter la tradition constante de l'Eglise, dont il s'était séparé. Le fait de la communion du monde visible et invisible, ou de la communion des saints, était trop notoire dans la tradition pour pouvoir être nié. Fondé sur la foi au principe de l'amour, qui unit la vie terrestre à la vie céleste de même, qu'il unit les individus dans la vie terrestre, il a dû, le principe une fois méconnu, trouver une nouvelle explication. La communion de la prière se partageait en demande d'intercession adressée à un monde invisible, et en prière adressée à Dieu en faveur de ce monde invisible. Le Romanisme se posa en puissance intermédiaire entre le paradis et le purgatoire, c'est-à-dire entre deux sociétés dont l'une lui était supérieure et l'autre inférieure, demandant les bons offices de l'une, et les rendant à l'autre. Au fond c'était bien ajouter une troisième forme d'Eglise, l'Eglise expectante aux deux formes admises, c'est-à-dire à l'Eglise militante et à l'Eglise triomphante; mais je laisse de côté ce fait quoique bien clair et bien significatif en lui-même. La gravité n'est pas telle qu'elle ne doive céder à des considérations d'un ordre supérieur, que l'on doit ap-

profondir. Le Latinizant, soit dans les prières qu'il adresse aux saints, soit dans celles qu'il dit pour les morts, reste encore dans l'isolement aux yeux de l'Eglise. Simple citoyen d'une société à trois étages, il n'est pas membre d'un organisme vivant. Il demande à de plus puissants que lui leur haute protection; il accorde sa petite protection à de plus chétifs que lui-même, mais sa pauvre individualité ne se perd pas dans une vie supérieure dont il fait partie. C'est ainsi qu'une mesquine théorie de diplomatie terrestre étendue au monde invisible est venue remplacer la foi à l'unité organique de l'Eglise; et cette théorie, invention arbitraire d'un rationalisme sans franchise, est aussi contraire à la logique humaine qu'odieuse au sentiment chrétien. Qu'avons-nous besoin en effet de l'intercession des saints quand nous avons un médiateur suffisant pour le salut de tous les mondes? Ou bien trouverons-nous chez les êtres inférieurs une oreille plus favorable et un coeur plus aimant que chez notre Sauveur? Ou l'âme grâciée en dépit de ses péchés offrira-t-elle pour nous quelque chose, qui lui appartienne et qui soit agréable à Dieu? Aucun Chrétien n'oserait affirmer une chose semblable; car l'homme, même le plus saint, n'a rien qui soit à lui que ses péchés et ses révoltes; tout ce que nous appelons ses vertus n'est encore que la grâce de Dieu et l'esprit du Sauveur auxquels nous devons nous adresser directement. Tout est contresens dans la prière adressée aux saints d'après la théorie la-

tine; tout est contresens bien plus évident encore dans la doctrine du purgatoire. L'âme séparée du corps a-t-elle encore la prière, l'espérance, la charité? Aime-t-elle ses frères, adore-t-elle son Dieu et son Sauveur? Si elle a tous ces dons, comment oserions-nous la croire plus malheureuse que nous, quand elle a tout ce qui est vraiment précieux sur la terre, et quand elle est délivrée de ce qui fait le malheur de l'homme terrestre, de l'activité du péché? Ce serait du matérialisme le plus grossier. Dire que le sentiment de ses péchés forme sa punition serait de l'ignorance; car, éclairés par l'Eglise, nous savons que le repentir se nomme le triomphe ou la joie de la pénitence bien supérieure à toutes les joies terrestres. Dirons-nous que l'âme séparée de son enveloppe mortelle n'a plus ni la charité, ni la prière, ni l'amour pour ses frères et son Dieu? Nous dirions par là même, qu'elle entrerait dans la joie céleste par l'effet d'un acte extérieur au moment même, où elle serait moins digne d'y entrer, qu'elle ne l'était en quittant la vie. Sorti de l'Eglise et de sa sagesse, le schisme est venu se perdre dans l'absurdité; et certes on ne peut que louer le rationalisme protestant d'avoir fait justice d'un rationalisme masqué, si illogique dans sa tendance utilitaire.

Pauvre Romain! Il n'oserait pas prier pour son frère, s'il était sûr de le savoir hors de purgatoire. L'Eglise primitive ne savait vraiment ce qu'elle faisait en priant pour les martyrs!

On le voit donc, malgré les bons services que l'individu est censé pouvoir recevoir des uns ou rendre à d'autres, il est vraiment aussi isolé chez les Latinizants que chez les Protestants. Client ou patron, il n'est pourtant pas relié à l'Eglise invisible par des liens organiques. Le transfert des bonnes oeuvres ou des actes méritoires, opération de banque spirituelle ajoutée à l'intercession de la prière, non-seulement n'en change pas le caractère purement juridique, mais le fait ressortir d'une manière encore plus saillante. Malgré les rapports extérieurs supposés, l'isolement intérieur du Latinizant reste dans toute son évidence à l'égard du monde invisible, et son isolement par rapport à ses frères dans le monde terrestre est même plus prononcé que chez les protestants; car l'emploi d'une langue inconnue (langue diplomatique nécessité par la constitution de l'Eglise-Etat) ne permet pas à la pensée de l'individu de se fondre dans le concert de la pensée générale. L'homme est jeté dans un désert par le Protestantisme, il est parqué dans une enceinte par le Romanisme, il est solitaire dans tous les deux. Cependant la justice exige de dire que le blâme dans ce cas comme dans tous les autres retombe sur le schisme romain, dont le rationalisme primitif, fruit d'un crime commi, envers l'amour mutuel des Chrétiens, a enfanté tout un système, dont le Protestant a pu nier les conclusions, mais n'a jamais su rejeter les données.

Pour mieux faire sentir la pauvreté de la prière

dans les communions occidentales, nous devons exposer l'idée de la prière telle qu'elle nous est offerte par l'Eglise; mais cette idée, pour être comprise, exige à son tour des considérations plus hautes encore.

Dieu, dès le commencement de la création, s'est révélé aux êtres créés par un monde de manifestations intelligibles ou sensibles; mais cette révélation partielle et, pour ainsi dire, extérieure de sa bonté, de sa sagesse et de sa toute-puissance, était incomplète. Inaccessible au changement, inabordable au mal et à la tentation, l'être moral de Dieu restait voilé dans les éclatantes profondeurs de son infini, que l'intelligence finie ne pouvait ni sonder ni comprendre. De ces intelligences, créées libres, quelques-unes se révoltèrent contre la Divinité par un acte spontané de leur liberté; d'autres, placées dans une condition inférieure, s'éloignèrent de leur créateur également par un acte de liberté, mais provoqué par une tentation extérieure. Celles-ci, moins coupables que les premières, reçurent une promesse de rédemption et de pardon. Dans le cours des siècles, au temps marqué par sa sagesse, Dieu se manifesta de nouveau à sa créature dans le fils de l'homme, et cette manifestation fut bien plus complète que la première. Ce que l'immensité de la création ne pouvait révéler, ce qui restait voilé dans les splendeurs du firmament, fut dévoilé dans les bornes étroites de la nature humaine. Le verbe divin se manifesta comme être moral, comme l'être moral par excellence, comme l'être

moral unique. Il fut abordé par le mal et fut trouvé inaccessible au mal; il fut tenté et fut vainqueur de la tentation; seul juste et seul pur, il prit sur lui, par amour pour le pécheur, le poids, la honte et la punition du péché qu'il détestait; éprouvé par la douleur, l'avilissement et la mort, il accepta la douleur, l'avilissement et la mort pour les coupables qui le méconnaissaient, pour les hommes de sang qui le tuaient, pour les lâches qui le reniaient; maître de toute la création, et digne de la gloire divine, il se soumit à tout, à se sentir délaissé de Dieu lui-même[1]; plutôt que d'abandonner les hommes, ses frères, au malheur qu'ils avaient mérité. Eternelle compassion de Dieu pour sa créature, victime expiatoire, une fois sacrifiée dans le temps, mais constamment offerte dans l'éternité pour les péchés du monde, il a éteint dans son sang les flammes de la justice divine (la rendant pour ainsi dire injuste), afin que la miséricorde divine fut toute-puissante. Aussi est-ce en lui et en lui seul qu'est acquise la béatitude des intelligences, qui ont failli, et c'est en lui qu'est justifiée et complétée la béatitude de celles qui n'ont pas failli, parce qu'elles n'ont pas été soumises à la tentation, et nous savons qu'il est le bien-aimé du père en raison de son amour ineffable et de son sacrifice volontaire[2], et que toute sainteté, et toute perfection et toute gloire lui appartiennent dans les siècles des siècles.

[1] Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?

[2] Ev. de St.-Jean, ch. X. 17, 18.

Dieu, dans sa justice et dans sa miséricorde, a permis que de même que le Christ, l'être moral unique, a par un effet de son amour sans bornes, pris sur lui les péchés de l'homme et sa juste punition; de même l'homme, par un effet de sa foi et de son amour pour son Sauveur, put renoncer à sa propre individualité, individualité capable et mauvaise, et se revêtir de la sainteté et de la perfection de son Sauveur. L'homme ainsi uni au Christ n'est plus ce qu'il était, un individu isolé, il est devenu membre de l'Eglise qui est le corps du Christ, et sa vie est devenue partie intégrante de la vie supérieure, à laquelle elle s'est librement soumise. Le Sauveur vit dans son Eglise, il vit en nous. Il intercéde, et c'est nous qui prions; il nous recommande à la faveur divine, et c'est nous qui nous recommandons mutuellement à notre créateur; il s'offre en sacrifice éternel, et c'est nous qui présentons au Père ce sacrifice de glorification, de gratitude et de propitiation pour nous-mêmes et pour tous nos frères, soit qu'ils soient encore engagés dans les dangers de la lutte terrestre, soit que la mort les ait déjà fait passer dans le mouvement calme et ascensionnel[1] de la béatitude céleste, quel que soit d'ailleurs le degré

[1] Il y a ignorance et révélation, et par conséquent un mouvement ascensionnel même dans la gloire céleste: ceci nous a été dit par notre Sauveur même (discours sur la fin du monde), et par l'esprit de vérité (St.-Paul aux Ephésiens), et l'Eglise n'en a jamais douté, comme Marc d'Ephèse l'a témoigné devant l'assemblée de Florence.

de gloire qui leur ait été accordé. Aucune question, aucun doute n'accompagne notre prière; car, comme le dit un catéchisme russe: «Nous ne prions pas dans «un esprit de crainte comme des esclaves, ni dans un «esprit de lucre comme des mercenaires; mais nous «prions dans un esprit d'amour filial, étant, comme «nous le sommes, des enfants adoptifs de Dieu par «notre union avec le fils de l'homme, Jésus le juste, «fils et verbe éternel du père des miséricordes» Nous prions parce que nous ne pouvons pas ne pas prier; et cette prière de tous pour chacun et de chacun pour tous, constamment demandée et constamment accordée, suppliante et triomphante à la fois, toujours adressée au nom du Christ notre Sauveur à son père et son Dieu, est comme le sang qui circule dans le corps de l'Eglise: elle est sa vie et l'expression de sa vie, elle est la voix de son amour, elle est l'éternel soupir de l'esprit divin.

Où est à présent le doute? où est l'isolement? où est la timidité incrédule du Protestant? où est la fable des rapports juridiques inventés par le Romain? Sera-ce à nous de descendre de la hauteur contemplative à laquelle l'Eglise nous élève, dans les bas-fonds du rationalisme et de ses doctrines utilitaires, fabriquées par le schisme? Nos frères d'Occident oseront-ils nous y convier? Non, ils n'en feront rien. Eux-mêmes, ils nous arrêteraient si nous pouvions tomber dans une pareille folie; ils sentiraient que si nous abandonnions le roi de l'Eglise, nous déshéri-

terions toute l'humanité de sa plus glorieuse espérance, et nous lui enlèverions pour toujours la possibilité même de la foi.

Cette sainte doctrine, seule vraie, seule inattaquable à la logique la plus sévère, et en même temps bien supérieure à la portée de la logique humaine, seule complétement satisfaisante pour les sentiments les plus vifs du coeur, parce qu'elle est bien plus vaste que ses aspirations les plus hardies, a été de tout temps la doctrine de l'Eglise. Elle l'est de nos jours; elle l'a été depuis le siècle des apôtres. Elle a été léguée par leurs disciples à l'Occident aussi bien qu'à l'Orient, comme le prouvent clairement les plus anciennes liturgies, et surtout la liturgie mosarabique, qui bien qu'altérée, n'a certainement pas pû l'être dans ce sens. Cependant à présent cette doctrine est complétement étrangère à toutes les confessions occidentales, et forme un des traits caractéristiques de l'Eglise déjà remarqué par quelques écrivains protestants[1]. Pourquoi l'Occident a-t-il perdu cette divine tradition? La raison en est bien claire. Le Protestantisme germanique n'a pas pu la reconstruire, parce qu'il n'a jamais pu et ne peut jamais rien édifier, parce qu'il ne peut que nier et détruire, parce qu'enfin il n'est tout entier que critique dans la pénsée et isolement dans la vie spirituelle. Le Protestantisme plus ancien, c'est-à-dire le romanisme n'a pas pu la conserver,

[1] Entr'autres par Neal dans son «Introduction à l'Histoire de l'Orthodoxie.»

parce qu'elle est le développement le plus complet de l'unité basée sur l'amour mutuel, et que le Romanisme a été dès l'origine la négation de ce principe de l'hérésie contre l'unité vivante de l'Eglise. Telle est la raison pour quoi l'Occident est déshérité de la communion spirituelle de la prière; telle est la raison pour laquelle il a dû remplacer par un maigre et absurde système de patronage et de clientèle, la sublime doctrine de l'unité organique en Jésus-Christ, et mettre l'utilitarisme à la place de l'amour, et l'association à la place de la fraternité. L'homme s'est trouvé refoulé dans les bornes étroites de son individualité, il s'est trouvé séparé de tous ses frères.

Bien plus, il s'est trouvé séparé de Dieu lui-même. Un éternel procès, une éternelle discussion de droits contradictoires devant les jurisconsultes spirituels de la Rome papale, tels sont les rapports qui ont remplacé l'union intime, que la venue du Christ avait établie entre le créateur et sa créature. Armé d'un livre de compte en partie double, où la dette est représentée par le péché, et l'avoir par les bonnes oeuvres (appuyées, il est vrai par le sacrifice du Sauveur), l'homme va dorénavant plaider contre Dieu et trouver un juge favorable dans le casuiste romain. Sa cause ne pourra guère être perdue. Pourvu qu'il soit citoyen de l'état écclésiastique et serviteur obéissant de ses chefs, il deviendra actionnaire du paradis à un taux assez modique de bonnes oeuvres et de bonnes pensées; le sur plus, s'il en a, pourra se convertir pour lui en un

petit capital mobile, dont il aura l'entière disposition; le déficit, s'il se présente, pourra être comblé par un emprunt négocié chez de plus riches capitalistes. Pourvu que la balance y soit, Dieu n'aura rien à y voir.

Qu'on me pardonne la dureté de mon ironie; car je reste dans les bornes de la vérité la plus sévère, et quel est le fils de l'Eglise qui puisse faire taire son indignation en voyant la doctrine apostolique aussi complétement dénaturée, aussi profondément ravalée? Qu'est en effet devenu le Christianisme? Où est le Dieu qui se donne tout entier à l'homme? Où est l'homme qui ne peut rien donner de son côté, que son consentement au bienfait divin? — Et puis on jugera sévèrement les incrédules!

Le Protestantisme ne mérite pas des reproches aussi graves. Cependant, héritier involontaire des doctrines romaines, tout en niant les déductions qui en résultent, il n'a pas pu se défaire du caractère juridique qu'elles avaient imposé à la religion. Il paraît ne pas admettre les mérites de l'homme, ou ce qui constitue selon les Romains ses droits devant Dieu, mais au fond il ne fait que rétrécir le cercle et attribuer à la foi seule, ce que le Latinizant attribue à la foi et aux oeuvres. La foi est à ses yeux le mérite unique, mais c'est encore un mérite. La question d'utilité reste toujours présente à sa pensée: le procès entre Dieu et l'homme continue. Les avocats de l'homme ne sont point d'accord sur les bases de sa

justification. Les Romains, s'appuyant par ignorance sur un texte où St.-Jacques parle des oeuvres de la foi, exigent les oeuvres de la loi. Les Protestants, forts du témoignage de St.-Paul, qu'ils ne comprennent pas, soutiennent l'inutilité des oeuvres de la foi (quoique l'apôtre parle évidemment des oeuvres de la foi); mais la question roule toujours sur l'utilité ou l'inutilité, c'est-à-dire, sur le mérite juridique de la foi et des oeuvres et sur les titres justificatifs que l'homme pourra présenter dans son procès contre son créateur. C'est ainsi que la négation de la fraternité humaine amène par une conséquence inévitable l'oubli de la paternité divine, et que ces mots si pleins de joie et de triomphe pour l'Eglise, ne se conservent plus dans les confessions occidentales que comme des signes traditionnels dont le sens est perdu. Certes le criminel orgueil qui, brisant l'unité de l'Eglise, s'arrogea le monopole de l'Esprit Saint, et prétendit réduire à l'état d'ilotes toutes les Eglises d'Orient, ne prévoyait pas ses propres conséquences; mais telle est la loi divine. La perversité du coeur engendre l'aveuglement de l'intelligence, et la violation du premier des commandements évangéliques ne pouvait pas rester impunie.

Il me suffit d'avoir montré comment la différence de principes, qui sépare l'Eglise des confessions schismatiques, se manifeste dans la prière, et comment cette sublime expression de l'unité organique de notre Sauveur et de ses élus a pris dans l'Occident le ca-

ractère de l'isolement et du rationalisme juridique; cependant je ne puis passer outre sans ajouter une observation à propos de la dispute, si longtemps débattue et maintenant plutôt assoupie que terminée, entre les Latinizants et les Protestants sur le salut par la foi, ou par la foi et les oeuvres.

L'Eglise n'a jamais été et n'a jamais pu être agitée par cette dispute dont l'absurdité ne soutient pas le jour de la tradition apostolique. En effet la foi n'est pas un acte de la perception seule, mais un acte de toute l'intelligence, c'est-à-dire, de la perception et de la volition dans leur union intime. La foi, vie et vérité en même temps (comme je l'ai déjà dit dans mon premier écrit), est l'acte par lequel l'homme condamnant sa propre individualité imparfaite et mauvaise, aspire à s'unir à l'être moral par excellence, à Jésus le juste, à l'homme-Dieu. Elle est un principe essentiellement moral; or, un principe moral qui ne tend pas à se manifester, trahit sa propre impuissance ou plutôt sa nullité. La manifestation de la foi, c'est l'oeuvre; car la prière à peine soupirée au fond d'uni coeur contrit, est aussi bien une oeuvre que le martyre, et ces oeuvres ne diffèrent entre elles que selon le temps et les circonstances, dans lesquels Dieu permet à l'homme de profiter des dons de la grâce. Quelle est l'oeuvre que pouvait accomplir le larron sur la croix? ou la sienne, pénitence et profession à la fois, était-elle insuffisante? ou Dieu est-il un Dieu d'exceptions? Prétendu donc avec les Protestants, que

l'homme est sauvé par la foi indépendamment des oeuvres, c'est avancer un contre-sens; car c'est prétendre qu'il peut être sauvé par un principe évidemment empreint de nullité et d'impuissance. Prétendre avec les Romains que l'homme est sauvé par la foi et les oeuvres, c'est avancer une proposition vide de sens; car c'est prétendre que le principe du salut doit non-seulement être fort et puissant, mais encore avoir les marques de la puissance et de la force, comme si l'un n'impliquait pas l'autre. L'absurdité du protestant consiste à réduire le principe à l'état de pure abstraction ; l'absurdité du Romain consiste à additionner le principe et ses symptômes. Tous les deux, après avoir isolé l'homme de ses frères et séparé l'homme de son Dieu, ont encore trouvé moyen de scinder l'homme lui-même en deux parts dans sa vie toute entière, et de détacher l'intelligence de l'action qui est son expression, c'est-à-dire, sa parole dans le sens le plus vaste de ce mot. Leur erreur philosophique dépend de la fausse direction plus ou moins patente de leur pensée religieuse. La question : Par quoi l'homme peut-il mériter le salut? question toute litigieuse, est toujours cachée au fond de leurs âmes, et tient la place de la question chrétienne: Comment Dieu opère-t-il le salut de l'homme? Quant à nous, cette erreur nous est impossible, ainsi que je l'ai déjà dit. Nous savons que la foi est vivante; c'est-à-dire opérante, et que si elle ne se manifestait pas par l'oeuvre (qui du reste n'est pas toujours perceptible aux yeux

des hommes), elle ne serait plus la foi, mais une simple croyance, une connaissance logique, ou comme le dit St.-Jacques, un cadavre. Ayant ainsi fait voir l'erreur du schisme dans ses deux formes, il est cependant juste de remarquer qu'elle est beaucoup plus intense chez les Romains que chez leurs adversaires. Le Protestant, tout en se laissant généralement entraîner à ne voir dans la foi qu'une perception de l'intelligence, s'aperçoit souvent de la fausseté de cette doctrine, et revient à l'idée de la foi vivante. Le Romain, légiste incorrigible, ne peut jamais renoncer à la prétention d'attribuer à l'oeuvre une puissance et une action plus ou moins indépendantes de la foi, et (qu'il me soit permis de le dire!) d'y voir un chiffre qui peut être additionné à celui de la foi dans les comptes à régler entre Dieu et sa créature.

Ainsi le fait nous montre que le schisme occidental en brisant l'unité organique de l'Eglise terrestre et la loi morale d'amour mutuel qui en est la base unique, a par-là même brisé l'unité organique de l'Eglise invisible, a isolé l'homme de ses frères, de son Sauveur et de son Dieu, et a anéanti la véritable communion de la prière générale. Le crime moral qui, comme je l'ai fait voir dans mon premier écrit, a privé l'Eglise de sa seule base rationelle, a dénaturé le Christianisme dans toute son essence spirituelle. En effet, ce que nous avons vu en considérant la prière, c'est-à-dire la plus haute aspiration de la terre vers le ciel, nous le retrouvons également en considérant

les sacrements, c'est-à-dire, la forme la plus palpable de la grâce divine accordée par le ciel à la terre.

D'abord on ne peut s'empêcher de remarquer que le Protestantisme germanique, tout en ne voulant admettre que deux sacrements, essaye constamment dans ses différentes sectes de réintroduire sous une forme plus ou moins déguisée ceux qu'il il a rejetés; c'est ainsi que tantôt il garde la confirmation, tantôt exige ou conseille la confession, tantôt cherche à donner à son ordination un caractère sacramentel. L'intelligence des sacrements de l'Eglise et de la position du Protestantisme envers le Christianisme apostolique explique ce fait. Les sacrements sont évidemment partagés en deux catégories. L'une a un rapport direct et immédiat à l'Eglise toute entière; l'autre se rapporte à l'économie de l'Eglise dans son apparence terrestre. Il est évident que le Protestant en niant l'Eglise traditionelle ou terrestre, n'a pas pu s'empêcher de rejeter les sacrements qui y avaient un rapport immédiat; car les lois de la logique sont rigoureuses, et l'homme obéit sans le vouloir et sans s'en douter à toutes les conséquences des données qu'il a une fois admises. Mais d'un autre coté le désir de donner quelque consistance à la nouvelle Eglise qu'il veut fonder, et le souvenir importun des traditions apostoliques force le Protestant à faire d'impuissantes tentatives pour rétablir ce qu'il a détruit. L'un est aussi involontaire et aussi inévitable que l'autre.

L'Eglise recevant et unissant au Christ l'homme qui consent à son propre salut par le sacrifice volontaire du Sauveur, tel est le sens du baptême[1].

Cette doctrine apostolique s'est conservée plus ou moins claire même au milieu des erreurs du schisme qui cependant n'en comprend pas toute la portée. Le protestantisme qui nie et rejette l'Eglise elle-même, et ne se croit uni au Sauveur que par le moyen de la parole écrite, se trouve fort embarassé devant un fait matériel et palpable qui constitue à lui seul toute une tradition vivante, et il se voit dans la nécessité de n'attribuer à l'acte sacramentel qu'une puissance talismanique[2]; d'un autre côté le Romanisme considérant le baptême comme un acte de naturalisation dans une société semi-spirituelle, fait trop peu de cas de la liberté individuelle, et n'est pas loin d'imposer souvent par la contrainte un acte, qui est le triomphe le plus complet de la liberté humaine. Cependant ces divergences ne sont pas assez évidentes pour que je m'y arrête, et je ne jette qu'en passant cette observation dont la vérité me paraît du reste incontestable.

L'Eglise unissant tous ses membres dans une com-

[1] L'homme ne peut pas se conférer ce sacrement; il a besoin d'être accepté et introduit dans la sphère des élus par un autre, pour qu'il sache et avoue sa propre impuissance. L'orgueil du quaker est condamné par l'humilité du Chrétien. Toute l'Eglise, toute la tradition est dans le baptême.

[2] Toute religion, qui par sa doctrine se perd dans l'abstraction, se perd par son côté matériel dans le fétichisme et le talisman. Il y a suicide dans toute erreur. V. Bouddhaïsme.

munion corporelle avec son Sauveur : tel est le sens de l'eucharistie; — et là le caractère du schisme parait complétement à découvert. La réforme réduit l'eucharistie à n'être qu'une simple commémoration accompagnée d'un acte dramatique; et cette commémoration, qui évidemment ne diffère en rien de toute autre, doit, selon les Protestants, conférer à ceux qui y participent des grâces totalement indéterminées. Tout le vague du Protestantisme germanique se montre à nu dans cette doctrine, qui paraît avoir un sens, et n'en a pas[1]. Le Romanisme de son côté, en insistant sur le fond même du sacrement, c'est-à-dire sur la conversion des éléments terrestres en un corps céleste, comprend l'acte spirituel dans un sens purement matériel, selon sa constante habitude, et abaisse le sacrement jusqu'à n'être qu'un miracle atomistique[2].

Jamais l'aveugle vanité de l'ignorance scolastique n'a paru plus à découvert que dans la polémique des Romains et des Protestants sur le sacrement de l'eucharistie, jamais les lois du monde matériel, ou plutôt encore nos pauvres connaissances de ces lois ou de

[1] En effet pourquoi l'agneau pascal aurait-il été remplacé par un autre symbole, dont la signification était la même au fond. Symbole pour symbole, ne se valaient-ils pas l'un l'autre?

[2] Cette tendance est si prononcée qu'un prêtre d'une grande piété, mais de peu de science, m'entendant un jour traduire les raisonnements de quelques théologiens romains dans leur polémique contre les protestants, s'écria avec une sainte horreur: «Mais au nom du ciel, que disent-ils donc? Ils paraissent prendre le corps du Christ pour de la viande du Christ?»

leurs apparences, n'ont été posées d'une manière plus blasphématoire comme mesure des actes de la puissance divine. L'un raisonne sur la substance physique du sacrement, en la distinguant de ses accidents tout comme si, grâce aux lumières de Pierre Lombard ou de Thomas d'Aquin, il en comprenait la différence; l'autre nie la possibilité de la présence du corps de notre Sauveur dans le sacrement, parce que ce corps est, selon le témoignage des saints apôtres, dans la gloire céleste à la droite du Père, tout comme s'il comprenait ce qu'est le ciel et la gloire et la droite du Père. Jamais la parole de la foi ne s'est fait entendre ni d'un côté ni de l'autre; jamais la lumière vivante de la tradition n'est venue jeter un rayon dans la triste obscurité de ces discussions scolastiques. O fol orgueil de l'ignorance humaine et juste punition de l'injure faite à l'unité de l'Eglise! Cette dispute est assoupie dans notre siècle, comme le sont toutes les autres disputes théologiques par la raison que j'ai déjà dite; mais la question n'est pas résolue, et les deux branches du schisme restent comme par le passé dans l'ornière, où les avaient fait entrer leurs tendances générales, l'une matérialisant l'acte divin au point de lui ôter tout principe vivant, l'autre spiritualisant ou plutôt évaporant l'acte sacramentel au point de lui ôter tout contenu réel : toutes les deux ne faisant que nier ou affirmer une altération miraculeuse de certains éléments terrestres, sans jamais comprendre que l'élément principal de tout sacrement,

c'est l'Eglise, et que c'est pour elle, et pour elle seule que le sacrement s'opère sans aucun rapport aux lois de la matière terrestre. Les réalités de la foi ont été mises en oubli par ceux qui ont oublié la puissance de l'amour, dont ils avaient méconnu le devoir.

La doctrine traditionnelle de l'Eglise sur l'eucharistie n'a jamais varié, et elle est de la plus grande simplicité, tout comme elle est de la plus admirable profondeur.

Le temps était arrivé. Le Fils de l'homme était rentré dans Jérusalem pour subir sa croix; mais avant de mourir il désira ardemment manger une dernière fois la pâque symbolique avec ses disciples, car il les aimait d'un amour infini. Moïse avait institué la pâque symbolique de l'humanité errante, qu'il fallait consommer debout, la chaussure de voyage aux pieds, le bâton de voyage à la main. Le voyage de l'humanité est terminé, les disciples déposent leurs bâtons, le maître hospitalier qui préside au festin lave leurs pieds fatigués et souillés par la route. Qu'ils se couchent autour de la table, qu'ils se reposent! Le repas commencé, le maître leur parla de son supplice prochain. Ne voulant pas le croire, mais pleins d'une douleur indéterminée, ils sentirent, selon la coutume des hommes, plus vivement que jamais, combien celui qu'ils allaient perdre leur était cher. Leur amour humain répondit en ce moment à son divin amour; et alors, le repas terminé, le Juste voulut couronner leur amour et son propre repas de mort par l'institution

de la pâque réelle. Après avoir partagé la dernière coupe d'adieu, il rompit du pain et leur présenta du vin en leur disant que c'était son corps et son sang; et l'Eglise acceptant avec une humble joie la pâque nouvelle, testament de son Sauveur, n'a jamais douté de la réalité de cette communion corporelle qu'il avait instituée.

Mais aussi l'Eglise ne s'est jamais demandé quels sont les rapports du corps de notre Seigneur et des éléments terrestres de l'eucharistie; car elle sait que l'action divine dans les sacrements ne s'arrête pas aux éléments, mais en fait des intermédiaires entre le Christ et son Eglise, dont la foi (je parle de toute l'Eglise et non des individus) fait la réalité du sacrement. Evidemment c'est ce que ni les Romains ni les Protestants ne peuvent plus comprendre, car ils ont perdu l'idée de la totalité de l'Eglise, et ne voient plus que les individus qui, disséminés ou agglomérés, n'en restent pas moins isolés. De là viennent leur erreur et leurs doutes, et les exigences scolastiques de leurs catéchismes. De là vient aussi qu'ils ont rejeté la prière, par laquelle l'Eglise a, dès les premiers siècles, consacré les éléments terrestres, pour qu'ils deviennent corps et sang du Sauveur[1].

[1] De là vient que Bunsen et toute l'école à laquelle il appartient, ne parviennent pas, malgré leur science, à comprendre les anciennes liturgies. Les anglicans se doutent de la vérité et ne peuvent cependant pas la saisir, parce qu'au fond ils ne parviennent pas à être quelque chose eux-mêmes.

Mais les hommes savent-ils ce que c'est que le corps par rapport à l'intelligence? Ignorants et aveugles, mais fiers dans leur ignorance et leur aveuglement, comme s'ils savaient et voyaient, pensent-ils que parce qu'ils sont esclaves de leur chair, le Christ est aussi esclave des éléments matériels. Celui à qui son père a tout donné, celui qui est maître de tout, n'est-il pas maître de son corps? Et ne peut-il faire que toute chose, sans aucun changement de substance physique, devienne ce corps, le corps qui a souffert et saigné pour nous sur la croix (quoiqu'il pût à volonté s'affranchir des lois de la matière, comme il l'avait indiqué sur le Thabor)? Le corps est-il enfin pour le Christ triomphant autre chose que sa manifestation? Aussi l'Eglise joyeuse et reconnaissante sait-elle que son Sauveur lui a accordé non-seulement la communion de l'Esprit, mais encore la communion de la manifestation, et l'homme esclave de la chair s'assimile par un acte matériel la matière, dont le Christ se revêt par la puissance d'un acte spirituel[1]. O profondeur de l'amour divin et de la miséricorde infinie! O gloire céleste qui nous est accordée dans l'esclavage même de la terre! — Telle est la doctrine de l'Eglise dès son origine; et ceux qui ne voient dans l'eucharistie qu'une commémoration, et ceux qui insistent sur le mot de transsubstantia-

[2] V. dans le rituel orthodoxe le chant de Pâques que les prêtres répètent après la communion : «O Pâque sublime et sainte, etc.»

tion[1], ou le remplacent par celui de consubstantiation, c'est-à-dire ceux qui évaporent le sacrement et ceux qui en font un miracle tout matériel, déshonorent la Sainte-Cène par une question de chimie atomistique, et déshonorent le Christ lui-même par une supposition tacite qui attribue à la matière une indépendance quelconque de la volonté de notre Sauveur. Tous méconnaissent les rapports du Christ et de l'Eglise.

La même erreur, les mêmes tendances de matérialisation ou d'abstraction, le même manque de vie réelle se retrouvent sous d'autres formes dans la doctrine des communions occidentales sur les sacrements qui ont un rapport direct à l'économie de l'Eglise visible, soit qu'elles admettent ou rejettent leur caractère sacramentel. Le Protestantisme, comme je l'ai déjà dit, plus franc et plus conséquent a dû leur refuser ce caractère; le romanisme (protestantisme déguisé empreint d'un rationalisme utilitaire) les a dénaturés tout en croyant les conserver.

Dès les temps apostoliques nous voyons l'imposition des mains suivre le baptême. L'Eglise a gardé fidèlement l'usage apostolique sous la forme du saint-chrême. Le Romanisme lui a donné le nom de confirmation. Quelques sectes protestantes l'ont conservé,

[1] L'Eglise ne rejette pas, il est vrai, le mot de transsubstantiation; mais elle le met au rang de plusieurs autres expressions indéterminées qui ne font qu'indiquer un changement en général, sans aucune trace de définitions scolastiques. La liturgie l'ignore.

sans lui accorder le nom de sacrement. Elles l'ont réduit à n'être qu'un simple examen, une cérémonie d'école accompagnée de robes blanches, de fleurs et de musique. Telle est la confirmation protestante. Elle n'a aucun autre sens réel, car il n'est pas possible d'y voir un acte par lequel le baptême conféré à l'enfant serait accepté par la jeune raison de l'adulte; tout autre acte religieux antérieur à la confirmation aurait eu la même importance. La saine raison ne peut donc y voir qu'un simulacre d'examen, subi par la jeunesse devant la commune protestante, et ne saurait par conséquent lui accorder aucune signification religieuse. Mais l'erreur protestante était involontaire et n'était qu'une conclusion logique, tirée des antécédents romains. Que veut dire en effet le mot de confirmation? Est-ce confirmation du baptême? Le baptême n'est-il pas assez fort? Est-il incomplet? Si nous admettions une supposition aussi blasphématoire, nous le rejetterions par là même du nombre des sacrements et pourtant ce serait la conclusion la plus naturelle de l'usage et du principe romains. L'histoire apostolique nous montre que l'imposition des mains suivait le baptême, et était le plus souvent accompagnée des dons visibles de l'esprit saint; mais l'était-elle toujours? Non: je parle des dons visibles et j'ai pour témoin le grand apôtre des gentils, qui évidemment ne considère pas les dons visibles de la grâce comme appartenant de nécessité à tous les chrétiens. Ou les dons visibles de l'Esprit Saint

n'étaient-ils jamais accordés au baptême avant l'imposition des mains? Ils l'étaient quelquefois, témoin l'eunuque baptisé par St.-Philippe. L'imposition des mains n'avait donc pas pour but la sanctification du fidèle par les dons visibles ou invisibles de l'Esprit Saint : sa signification était autre. L'analogie des cas où l'imposition des mains se trouve mentionnée dans les Saintes Ecritures, nous montre qu'elle accompagnait toujours une transmission de pouvoirs, ou une commission nouvelle imposée à un membre de l'Eglise, ou l'admission à un grade supérieur dans l'ordre ecclésiastique. Le droit d'imposer les mains dans le sens sacramentel n'appartenait pas aux fidèles en général; il n'appartenait pas même aux prédicateurs de la foi quelle que fût leur sainteté personnelle (V. les actes): il n'appartenait qu'aux apôtres, comme plus tard il n'a jamais appartenu qu'aux évêques. Sa signification est donc évidente. L'homme, reçu dans l'Eglise par le baptême, mais encore isolé sur la terre, était admis dans la communauté de l'Eglise terrestre, et recevait son premier grade ecclésiastique par l'imposition des mains. La signification du sacrement une fois comprise, il nous est aisé de comprendre aussi que le pouvoir de le conférer devait être strictement réservé aux chefs de la commune terrestre, apôtres ou évêques, et que les dons visibles de l'Esprit Saint venaient accompagner l'imposition des mains pour glorifier non l'individu qui la recevait, mais la sainte commune dans laquelle il venait d'être admis. La

confirmation en nous introduisant dans le sein de la commune ou de l'Eglise terrestre nous rend participants à la bénédiction de la Pentecôte; car cette bénédiction elle-même n'a point été accordée aux individus présents au miracle, mais à leur assemblée[1]. Nous voyons donc que l'imposition des mains apostolique (le Saint-Chrême de l'Eglise) témoigne contre le Protestant en nous prouvant l'importance de l'Eglise terrestre dans les desseins de Dieu, et la concentration de la commune ecclésiastique dans les individus de l'ordre épiscopal[2]; elle témoigne contre le Romain en anéantissant le mur de séparation que Rome a élevé entre l'ecclésiastique et le laïque; car nous sommes tous prêtres du Très-Haut, quoiqu'à des degrés différents[3]. Mais nous voyons aussi pourquoi ni le Romain qui scinde l'Eglise, ni le Protestant qui la nie, n'ont pu comprendre ce sacrement, et n'ont laissé à sa place qu'une vaine cérémonie ou un contre-sens.

«Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai élus» a dit notre Sauveur à ses disciples; et l'esprit de Dieu dit par la bouche de l'apôtre:

[1] En effet les disciples ne reçurent ni le don des miracles qu'ils avaient précédemment, ni celui de la prévision prophétique, ni aucun autre don individuel; mais ils reçurent le don des langues, don éminemment social et symbolique pour une commune destinée à embrasser l'univers. Je ne prétends nullement dire que les autres dons aient été exclus; mais je dis que celui-là seul a été manifesté.

[2] Le Saint-Chrême est toujours consacré par les évêques.

[3] Prêtres, mais non pasteurs.

«Celui qui reçoit une bénédiction, la reçoit indubitablement de son supérieur.» Telle a toujours été la doctrine de l'Eglise quant à son organisation. Elle ne part pas de l'imperfection pour monter à la perfection; non, son point de départ, c'est la perfection et la toute-puissance, qui font remonter à soi l'imperfection et la faiblesse. Jamais une marche opposée n'a pu être admise, elle aurait trouvé sa condamnation dans la parole divine. C'est pourquoi la plénitude des droits ecclésiastiques, confiée par le Christ à ses apôtres, s'est toujours trouvée au sommet de la hiérarchie, bénissant les grades inférieurs et gardant fidèlement la loi manifestée dès le premier établissement de l'Eglise. Telle est la signification de l'ordre épiscopal, telle est son immense importance. Le Protestantisme germanique a nécessairement dû la méconnaître au moment même où il se révoltait contre la tradition, et dans notre siècle nous voyons encore ses savans s'épuiser en efforts infructueux, pour trouver dans l'organisation de l'Eglise primitive quelque chose qui puisse justifier la désorganisation de leurs communes. Ils croient de temps en temps avoir fait une merveilleuse conquête, quand ils ont découvert qu'il y avait après le siècle des apôtres des Eglises partielles sans évêques. Mais qu'y gagnent-ils? Rien que le pauvre avantage de savoir que le mot «évêque» n'était peut-être pas encore d'un usage général. En philologie ce n'est qu'une découverte bien chétive; en histoire ecclésiastique ce n'est rien du

tout. Que le nom l'évêque ait été inconnu dans quelques communes, en est-il moins vrai qu'elles avaient à leur tête des hommes (soit anciens, soit presbytères) revêtus de la plénitude des droits ecclésiastiques que n'avaient pas tous les fidèles? Que ces hommes étaient investis de leurs fonctions par d'autres également revêtus des mêmes pouvoirs et non par la commune, qui du reste avait voix élective, mais non décisive? Et que jamais enfin les fonctions supérieures n'ont été ni conférées, ni confirmées uniquement par des hommes revêtus de fonctions inférieures, quoique le concours fraternel des prières de tous ait été demandé au moment de l'ordination? Il a pu s'être trouvé temporairement des communes où l'ordre mitoyen (celui des prêtres), a pu ne pas exister, mais il n'a pas pu exister de commune où l'ordre supérieur (celui des évêques) n'existât pas, quoique peut-être sous un autre nom. Abolir l'épiscopat est chose impossible, car il est la plénitude des droits ecclésiastiques réunis dans un individu; on ne peut que le transposer, soit qu'on l'accorde à tous les prêtres, soit que pour être plus logique on l'accorde à chacun des fidèles tant hommes que femmes. Le rétablir par une consécration venue d'en bas, c'est-à-dire d'individus n'ayant pas la plénitude des droits ecclésiastiques, c'est violer directement les préceptes les plus clairs du Nouveau Testament et intervertir complétement l'ordre établi par le Christ et ses apôtres; car l'évêque et le prêtre ne sont pas les fonction-

naires de la commune partielle; mais ils sont les fonctionnaires du Christ dans la commune générale, et c'est par eux que l'Eglise terrestre se rattache à son divin fondateur dans la descendance des siècles; c'est par eux qu'elle se sent constamment remonter à celui dont la main a imposé les apôtres; or, qu'on s'en souvienne, dans le langage chrétien, remonter, c'est être ramené vers en haut. L'élection, c'est-à-dire la présentation peut appartenir à la commune; la confirmation et la bénédiction (car tel est le sens de l'ordination) n'appartiennent qu'à ceux qui ont eux-mêmes reçu cette bénédiction qui couronne toutes les autres, pour que l'Eglise ne se trouve pas infidèle au précepte apostolique, et pour que toutes les fonctions inférieures tirent leur source et leur sanctification de la fonction supérieure. Telle est la doctrine de l'Eglise par rapport à l'ordre épiscopal, dont les autres ordres cléricaux ne sont que la conséquence. Telle est la raison pour laquelle elle admet la décision des évêques dans les choses de discipline, leur accorde le droit et l'honneur de déclarer ses décisions dogmatiques, tout en se réservant le droit de juger s'ils ont été des organes fidèles de sa foi et de sa tradition[1], et leur impose plus particulièrement le service de la parole divine et le devoir d'en répandre l'enseignement[2],

[1] Tel est le sens de toute l'histoire des conciles oecuméniques et telle est la doctrine clairement exprimée par les patriarches d'Orient.

[2] V. sur l'enseignement ma première brochure.

quoiqu'elle ne prive aucun de ses membres de ce sublime privilége qui a été accordé par l'esprit de Dieu à tous le Chrétiens. On le voit, tous ces droits ont trait à des fonctions hiérarchiques, et n'ont aucun rapport à la vie intérieure des individus qui en sont revêtus. L'Eglise qui considère la perfection de la foi comme le devoir de tout Chrétien (qui n'en est privé que par le péché), ne peut voir qu'une absurdité sans pareille dans la prétention d'un évêque à l'infaillibilité dans la foi. Autant vaudrait qu'un évêque prétendit en vertu de ses fonctions à la perfection de l'amour chrétien. Ce qui est un devoir moral pour tous, ne peut être le privilége de personne[1].

Le Protestantisme s'est trouvé infidèle à l'ordre établi par l'esprit divin. Il a accordé à l'inférieur le droit de bénir son supérieur; mais dans ce cas, comme dans tous les autres, le principe et l'exemple lui ont été fournis par le Romanisme. Tous les évêques sont égaux entre eux quelle que soit la différence de leurs diocèses sous le rapport de l'étendue et de l'importance. Leur juridiction et leurs distinctions honorifiques varient (ainsi que l'indiquent les titres de metropolitain ou de patriarche); leurs droit ecclésias-

[1] Si au lieu de la foi nous supposions que cet évêque prétendit seulement à la perfection de la connaissance logique dans les choses du monde invisible, nous admettrions le sacrement du rationalisme ou autrement l'absurde supposition d'un sacrement, qui conférerait à l'homme un pouvoir auquel les démons eux-mêmes ne sont pas étrangers. (V. St.-Jacques.)

tique restent toujours les mêmes. Il n'en est point ainsi dans les rapports des évêques au pape. Le privilége supposé d'infaillibilité n'est point une distinction honorifique; il n'est point une extension de juridiction; il n'est pas en un mot une chose d'ordre conventionnel. Il constitue une différence essentielle et sacramentelle. Le nom d'évêque ne convient pas plus au pape que celui de prêtre à l'évêque; et les évêques en le consacrant agissent aussi illégalement que des prêtres qui consacreraient un évêque, ou des laïques qui consacreraient un prêtre. Les inférieurs bénissent un supérieur; l'ordre de l'Eglise est interverti, et les Protestants complétement justifiés. Tel est le caractère de toute erreur: elle porte en elle-même le germe du suicide. La vie et la conséquence logique n'appartiennent qu'à la vérité.

«Il n'en était point ainsi dans le commencement», a dit notre Sauveur, «Dieu n'a créé qu'un homme et «une femme.» Ces mots divins nous révèlent toute la sainteté du mariage dont le sens mystérieux a plus tard été indiqué par l'esprit de Dieu dans les écrits de l'apôtre des gentils. Des lois saintes et parfaites ont été données à la vie terrestre de l'humanité, dont le prototype se trouvait dans le premier couple humain. «Un homme et une femme.» C'est cette vie terrestre de l'humanité toute entière, c'est cette loi sainte et parfaite dont chaque couple chrétien renouvelle le type par le sacrement du mariage. Pour l'homme, sa compagne n'est pas *une femme*, mais *la*

femme; pour la femme, son mari n'est pas *un homme*, mais *l'homme;* pour tous les deux le reste du genre humain n'a plus de sexe. Rattachés à leurs semblables par les nobles liens de la fraternité spirituelle, la femme et le mari chrétien, Eve et Adam de tous les siècles, sont seuls réunis par le lien doux et béni de la loi physique et morale, qui a été donnée pour base à la vie terrestre du genre humain. C'est pourquoi la première manifestation du Christ divin a été la bénédiction de l'union conjugale à Cana, comme le premier acte de Dieu pour le genre humain a été la création du premier couple. Le mariage n'est donc point un contrat; il n'est point une obligation ou une servitude légale, il est une rénovation du type établi par la loi divine; il est une union organique et par conséquent mutuelle de deux enfants de Dieu. Je le répète, organique et par conséquent mutuelle. Telle a toujours été sa signification aux yeux de l'Eglise qui le reconnaît comme un sacrement et un mystère: les ordonnances apostoliques et toutes les ordonnances des premiers siècles, qui refusent aux nouveaux convertis le droit de rompre une union contractée avant le baptême en font foi. Qu'en ont fait les Protestants en accordant la liberté du divorce? Une fornication légale. Qu'en ont fait les Romains en proclamant l'indissolubilité du mariage même en cas d'adultère? Une servitude civile. L'idée d'union organique et mutuelle, c'est-à-dire, la sainteté intérieure de l'état conjugal a disparu pour tous les deux; car l'adultère est

la mort du mariage dans le sens chrétien, comme le divorce est l'adultère légalisé. L'union sainte instituée par le Créateur ne peut être dissoute sans péché par la volonté humaine; mais le péché d'adultère la dissout, car il en est la négation directe. L'homme qui est devenu un homme pour sa femme, la femme qui est devenue une femme pour son mari, ne sont plus et ne peuvent plus être femme et mari aux yeux de l'Eglise. Nous le voyons, elle seule est dépositaire de la vérité en ce cas comme en tous les autres. Nous voyons aussi que le schisme, ignorant des choses spirituelles, a également méconnu les formes terrestres de l'existence humaine. Tout se tient et s'enchaîne dans la loi divine: l'imposante sainteté de la virginité volontaire, la joyeuse sainteté du lien conjugal, l'austère sainteté du veuvage, et tout a été d'un coup flétri par l'erreur du schisme. La vie de l'homme a perdu sa couronne de beauté.

Montrer en détail les erreurs et les inconséquences du schisme ou du Protestantisme occidental dans ses deux formes, germanique et romaine, serait s'imposer une tâche aussi triste que fastidieuse; mais j'ai dû corroborer par l'analyse des faits les conséquences des principes que j'avais avancés, et cette analyse, comme on le voit, les appuie par le plus éclatant témoignage. Pour le Romain comme pour le Protestant, la prière a perdu sa signification sublime, l'homme a été isolé de ses frères et de son Dieu par un ratio-

nalisme utilitaire[1]. Pour le Romain comme pour le Réformé, les sacrements ont perdu leur sens profond et mystérieux. Tristement vaporisée par les uns, sèchement matérialisée par les autres, l'eucharistie, joie divine de l'Eglise, communion corporelle du Chrétien et de son sauveur, n'est plus qu'un sujet de discussions scholastiques sur des atômes physiques. L'impositions des mains, sanctification de l'Eglise terrestre, admission du croyant à la Pentecôte des disciples, et réception du premier grade ecclésiastique, rejetée par le Réformé, méconnue par le Romain, n'est plus qu'un inutile complément du baptême. L'ordination hiérarchique, basée sur les préceptes les plus clairs des apôtres, sur les usages les plus indubitables des premiers siècles de l'Eglise, disparaît chez les Réformés, et devient[2] un contre-sens chez les Romains, qui croient cependant l'avoir définitivement consolidée. Le mariage enfin, converti en concubinage temporaire par les Réformés, et en obligation complétement extérieure par les Romains, déshonoré par tous les deux, ne garde plus de traces de sa sainteté primitive. Tel est le résumé des faits. — Que nos frères d'Occident les considèrent d'un oeil impartial; qu'ils comprennent

[1] Calvin a cherché une issue et a cru l'avoir trouvée — dans un fatalisme pire que celui des Mahométans.

[2] Par l'ordination du pape. Si ce n'est qu'une élection par des inférieurs, accompagnée d'une consécration invisible, toute élection d'un supérieur par des inférieurs admet la même explication et les Protestants sont justifiés.

l'Eglise et son caractère de vie par son opposition au cachet de mort, dont sont empreintes leurs communions, et qu'ils se demandent surtout si l'incrédulité n'est pas justifiée, et si elle n'a pas pour elle toutes les chances de succès, vis-à-vis de croyances aussi illogiques et aussi éloignées de la vérité chrétienne. L'âme humaine a le sentiment instinctif de tout ce qui est beau, vrai et saint; et les peuples répondent par un scepticisme irréfléchi aux prétentions d'une doctrine sans profondeur, sans foi réelle et sans principe organique. On ne peut certainement pas les en blâmer; car en face de l'erreur religieuse une douloureuse incrédulité devient une vertu.

Le triomphe définitif du scepticisme religieux n'est point encore arrivé; mais même au temps présent l'Europe occidentale toute entière peut être considérée comme n'ayant aucune religion, quoiqu'elle n'ose point se l'avouer. Les individus sont tourmentés du désir d'en avoir une, et n'en trouvant pas, se contentent généralement de ce que les Allemands ont fort bien nommé religiosité (mot admirablement ironique, qui correspond du reste à la religion subjective de Néander et fait le revers de la foi de charbonnier). Les états, c'est-à-dire, les gouvernements, comprenant fort bien les avantages sociaux d'une religion quelconque, surtout pour les classes inférieures du peuple, font semblant d'en avoir une pour ne pas se trouver face à face avec une incrédulité pa-

tente[1]. Tous, gouvernants et gouvernés, sont dirigés par le précepte machiavélique: «Si Dieu n'existait pas, «il faudrait l'inventer»[2]: mais tous, gouvernants et gouvernés, se contentent, soit d'un fantôme, soit d'un à peu près de religion. L'expression la plus claire de l'état présent serait peut-être de dire que l'idée latine de religion l'a emporté sur l'idée chrétienne de foi, et c'est ce que le monde n'a pas encore remarqué. Le monde sans foi tient à avoir une religion quelconque; de la religion en général. Aussi l'incrédulité seule a de la franchise, et elle est le plus souvent attaquée non parce qu'elle est incrédule et en cela mauvaise, mais parce qu'elle est franche et en cela bonne et noble. L'indignation publique poursuit le pair de France qui proclame du haut de la tribune sa propre incrédulité et celle de ses auditeurs; l'indignation publique poursuit le poète dont les oeuvres sont l'hymne de l'athéisme[3]; elle poursuit le savant qui sape par de laborieuses recherches les bases d'une religion à laquelle il ne croit pas: mais l'indignation publique n'a rien à dire à l'hypocrisie religieuse, qui est pour

[1] Cela n'empêche pas certainement les gouvernants d'avoir quelquefois, comme individus, une certaine dose plus ou moins forte de religiosité.

[2] V. la réponse du domestique d'auberge dans ma première brochure.

[3] Pauvre et admirable Shelley! Les accens de son incrédulité sont souvent pleins d'un Christianisme qu'il n'a jamais compris, et ne devraient inspirer qu'une profonde compassion pour cette noble intelligence si fatalement égarée.

ainsi dire l'unique religion de l'Occident. L'on ne doit pas s'en étonner. J'ai déjà dit dans un écrit précédent que la lutte du Romanisme et de la Réforme, lutte qui n'est qu'une suite de défaites pour les deux partis, sans alternative de victoires, était un triomphe constant pour le scepticisme. L'alliance avec les intérêts sociaux, l'alliance avec les gouvernements, l'alliance avec les peuples, l'alliance avec les beaux-arts, les trêves, fruits de la lassitude, les propositions de bon accord et d'action commune, aveux du désespoir, tout tend à accélérer la chute définitive des communions occidentales. Le machiavélisme religieux des états, la religiosité vacillante des individus voient également se dresser dans un avenir rapproché la figure menaçante de l'incrédulité victorieuse. Aussi leur frayeur se met-elle en colère contre la franchise de l'athéisme contemporain. «L'avenir est à vous», lui disent-ils au fond de leurs coeurs: «mais laissez-nous au moins «la tranquillité du moment présent. Gazez votre pen-«sée; couvrez vos doctrines de quelque petit lambeau «d'hypocrisie! Nous ne vous en demandons pas da-«vantage, mais au moins accordez-nous le peu que «nous demandons, et n'insultez pas à notre faiblesse «par l'étalage de vos forces!» Généralement parlant, l'incrédulité est encore assez complaisante pour se prêter à cet accord peu gênant du reste; mais, il faut l'avouer, de jour en jour son allure devient plus franche et sa parole plus claire. Elle se sent assez forte et assez victorieuse pour être même indulgente et civile envers

le Christianisme, et pour lui faire quelquefois l'aumône d'un mot d'éloge jeté avec une noble fierté et toujours recueilli avec une joyeuse reconnaissance. Les colères qu'elle excite deviennent moins vives à mesure que la faiblesse des moyens de résistance devient plus évidente, et le Christianisme de l'Occident se sentant mourir d'épuisement, cesse de trembler devant une mort violente.

C'est qu'il s'est suicidé; c'est qu'il a cessé d'être le christianisme depuis qu'il a cessé d'être l'Eglise; c'est qu'il a reçu la mort elle-même dans son sein, quand il a voulu se renfermer dans une lettre morte; c'est qu'il s'est condamné à mort, quand il a voulu être une monarchie religieuse sans principe organique; c'est enfin que pour vivre et résister à l'action des siècles et des pensées de l'homme, il faut être vraiment vivant, c'est-à-dire, avoir en soi un principe de vie indestructible.

Aussi la polémique religieuse dans l'Occident manque-t-elle toute entière, comme je l'ai dit dans ma première brochure, de conviction, de bonne foi et de dignité[1]: Ni la croyance indéterminée du Protestant, ni la croyance de commande du Romain, rationalistes

[1] Aux exemples déjà cités, je pourrais ajouter celui d'un prédicateur en vogue à Paris, qui donne pour base à la nécessité de croire, l'impossibilité de rien savoir avec certitude. Une pareille défense, absurde aux yeux de tout homme sérieux, presque blasphématoire aux yeux de tout véritable Chrétien, rend l'attaque superflue.

toutes les deux, ne peuvent lutter avec quelque succès contre le rationalisme hardi et franc de l'incrédulité. Rien de vivant, rien d'organique ne se fait sentir ni d'un côté, ni de l'autre. La parole de l'apologète chrétien est aussi pauvre, aussi acide, aussi vide d'enseignements que celle de ses adversaires, et cela par une raison très-simple. L'apologète lui-même ne comprenant pas la vie spirituelle du christianisme, ne peut pas non plus comprendre sa vie historique sur la terre, et n'a en effet rien à apprendre à ceux, contre lesquels il défend son reste de croyance.

Dieu donna aux premiers âges du monde la tradition du monothéisme, et la liberté complète de l'intelligence et de l'adoration; mais la liberté ne fut pas de force à garder cette révélation imparfaite. La tradition disparut ou se ternit dans toutes les races humaines, chez toutes les nations. Un homme fut appelé. Lui et sa race, seuls dans tout le genre humain, connurent Dieu, et ils le connurent non comme une idée, non comme un philosophème, mais comme un fait vivant, indubitable, traditionnel. L'unité de Dieu, la chute de l'homme, la venue future du Messie, telles sont les trois croyances qu'Israël fut chargé de garder pour le reste du monde. Toutes les trois avaient appartenu à d'autres peuples, ainsi que nous le savons par leurs mythes [1], mais elles avaient disparu presque

[1] L'âge d'or, le premier couple chez les Persans, les premiers âges chez les Indous, Sésiosch, le futur Avatar de Vishnu, Hercule libérateur, Mété et tant d'autres. Si le mes-

complétement dans le débordement des idolâtries de tout genre. Israël les gardera; mais il les gardera non dans la grandeur de la liberté, dont l'homme sans le Christ est incapable, mais dans l'esclavage de la loi. La liberté individuelle de Melchisédec bénit le glorieux asservissement de la race d'Abraham. Cette race sera jetée dans les fers, dans les souffrances du désert, dans les dangers d'une guerre d'extermination, dans toutes les séductions de l'idolâtrie la plus fanatique, la plus voluptueuse, la plus démoralisante de l'univers, dans la corruption du pouvoir et de la richesse, dans toutes les tentations de ses propres passions ardentes et déréglées, qui l'entraînaient constamment sur la pente qu'avaient déjà suivi toutes les autres nations: elle ne pourra pas garder son dépôt, et cependant elle le gardera grâce à la loi, menin sévère et protecteur à la foi. Elle le gardera intact pour nous jusqu'au temps déterminé par la sagesse divine, afin qu'héritiers d'Israël nous puissions dire avec l'apôtre: «Nos pères ont tous été sous la nuée «et ont tous passé par la mer; ils ont tous été baptisés par Moïse en la nuée et en la mer»; car Israël a été pendant des siècles dans l'esclavage de la loi, pour que nous puissions être pour toujours dans la liberté de la grâce. Or, que tel verset soit une interpolation, que le Pentateuque renferme des chaldéismes qui indiqueraient une refonte ou une rédac-

sianisme manquait à l'Écriture, la saine critique y supposerait une lacune.

tion postérieure aux temps de Moïse[1], que tel ou tel fait ait été dénaturé par la tradition, que tel autre se soit revêtu des formes du mythe, que le caractère sémitique ait quelquefois donné une couleur mystérieuse à des choses de l'ordre commun, toutes ces critiques, toutes ces analyses, tout cet épluchement de mots (que je considère d'ailleurs comme utile et instructif), feront-ils que le fait vivant et organique n'ait point été? Feront-ils que le peuple juif n'ait pas, seul dans l'univers, conservé la doctrine de l'unité de Dieu et des destinées du monde? Feront-ils que cette doctrine ne porte pas dans chacun de ses traits le caractère de la tradition? feront-ils que les vaillants, et les sages et les voyants d'Israël n'aient pas, par la force de l'acte et de la parole, conservé cette doctrine au centre de l'idolâtrie la plus désordonnée, à travers les plus épouvantables malheurs, au milieu de toutes les tentations, enfin au milieu de toutes les circonstances qui rendaient impossible la conservation du dépôt sacré? Feront-ils que quelqu'un de tous ces sages et voyants ait le moins du monde eu le caractère du novateur et du philosophe idéologue, et

[1] Il ne serait peut-être pas impossible de montrer que certains passages de la Genèse sont vraisemblablement, même comme tradition écrite, antérieurs à Moïse. Tel est entre autres le premier écrit de la création de l'homme. La tradition antique des Hébreux connaissait des sages antérieurs à Moïse dans la race d'Israël. V. les chroniques. Il y aussi des traditions sous entendues, telles que la coïncidence de la tour de Babel et de la naissance de Peleg; mais tout cela est de peu d'importance.

non celui de simple organe de la tradition? Feront-ils enfin que nous ne sentions pas au fond de nos coeurs et jusque dans la moëlle de nos os, que ce n'est que grâce à la force conservatrice de la loi que nous, branche d'olivier sauvage, nous avons pu être entés au bon olivier de Dieu et faits participants à sa racine et à son suc nourricier, c'est-à-dire, à la connaissance et à l'adoration de l'Éternel, notre créateur? Mais il faut être vivant pour comprendre la vie.

Au temps marqué par sa sagesse, Dieu se révéla par son fils bien-aimé, le verbe divin fait homme; il se révéla dans toute la perfection de son être moral, dans tout l'infini de son amour, et l'homme recouvra sa liberté pour recevoir dignement une révélation aussi complète[1]. L'esclavage de la loi fut aboli; le peuple qui avait été confié à sa surveillance, perdit sa signification exceptionnelle dans l'humanité; la langue même qui avait été l'organe de la loi d'asservissement, parut rejetée à un rang inférieur. Elle n'eut pas la gloire de transmettre aux âges à venir les paroles de la loi de liberté: la grâce venue du ciel pour sanctifier tout langage humain choisit pour son premier inter-

[1] Il n'est peut-être pas hors de propos de citer ici une observation de l'éloquent métropolitain de Moscou, Philarète. La liberté humaine est tellement importante aux yeux de Dieu, que l'ange de l'annonciation ne se retira qu'après avoir entendu de la bouche de Marie: «Qu'il me soit fait selon la parole du Sei-«gneur!» C'est ainsi que Dieu n'exécute le plus grand de ses desseins envers l'homme qu'après avoir obtenu le consentement de la liberté humaine.

prête l'ancien idiome des Hellènes, idiome de la liberté intellectuelle par excellence. Le Seigneur en retirant à l'univers sa présence visible confia le dépôt de la foi et la tradition de sa doctrine non à des individus, ses disciples, mais à l'Eglise des disciples librement unie par la sainte puissance de l'amour mutuel. Ce fut cette Eglise terrestre toute entière et non les individus qui la composaient temporairement qui fut glorifiée par les dons visibles de l'esprit de Dieu dans la Pentecôte. C'est de cette Eglise seule que toute profession de foi et toute tradition de doctrine tire son autorité ou plutôt son témoignage.

Si le caractère de ce fait vivant avait été compris, les incrédules qui épluchent la sainte parole avec toute la franchise de la haine ou du doute avoué, et les apologètes qui la défendent avec toute la faiblesse d'une foi peu sûre d'elle-même, auraient pu s'épargner bien des peines inutiles. Que la mémoire ait pu errer, que la tradition du fait se présente quelquefois sous des formes contradictoires, qu'importe? Notre Seigneur n'a voulu être ni daguerréotypé ni sténographié. Quels étaient sa taille, ses traits, son air, son teint, son port, la couleur de ses yeux ou de sa chevelure? Quel était son accent ou le son de sa voix? Les apôtres nous l'ont-ils dit? Ceux qui ne pouvaient reconnaître leur Sauveur triomphant qu'à ses actes et au sens de ses paroles, et ne le reconnaissaient jamais ni à l'apparence ni au son de sa voix, ceux-là savaient que l'image du Christ, même matérielle, ne peut

être perçue que par un acte intellectuel et moral de l'âme humaine. Ils se sont tûs. Qu'on me répète au-moins les paroles que le Christ a prononcées sur la terre! Les apôtres n'ont pas cru nécessaire de nous les conserver dans leur forme originelle, à l'exception de deux ou trois mots qui avaient accompagné quelque miracle, et des quatre paroles dans lesquelles notre Sauveur a exhalé la plus amère, la plus inexprimable de ses douleurs. Tout le reste est une traduction et par conséquent une altération. Or le fait quant à sa forme matérielle est-il donc plus important pour nous que la forme matérielle de la parole? Dans le fait (je ne parle pas du fait unique, celui de l'incarnation, du sacrifice et du triomphe) il n'y a comme dans la parole rien de permanent que le sens. Je le répète: Notre Seigneur n'a voulu être ni daguerréotypé ni sténographié. Ses traits nous seront inconnus; sa parole ne retentira pas à nos oreilles dans sa forme primitive, le détail de ses actes sera maigre, confus, quelquefois incertain. Bénissons en le Seigneur et la sagesse qu'il a inspirée à son Eglise: car la lettre tue et l'esprit seul vivifie.

L'incrédulité a de nos jours attaqué non-seulement l'exactitude des récits évangéliques, mais encore le rapport des évangiles et des épîtres aux individualités, auxquelles on en attribue la rédaction. Elle a prétendu que les évangiles n'étaient pas de St.-Marc, ou de St.-Luc, ou de St.-Jean, ni les épîtres de St.-Jacques ou de St.-Jude ou de St.-Paul. Soit. Mais ils sont de

l'Eglise, et c'est tout ce qu'il faut à l'Eglise. Est-ce le nom de Marc qui donne de l'autorité à l'évangile qu'on lui attribue, ou le nom de Paul qui donne de l'autorité aux épîtres? Nullement; mais St.-Marc et St.-Paul sont glorifiés parce qu'ils ont été jugés dignes d'apposer leurs noms à des écrits que l'esprit de Dieu par le commun accord de l'Eglise a reconnus pour être de lui. Or, qu'un des rédacteurs paraisse citer comme étant d'Hénoch un livre indubitablement nouveau, qu'un autre paraisse admettre par rapport au rocher frappé par Moïse, une tradition que l'Eglise n'admet pas, qu'importe? Quand même il en serait ainsi, il en résulterait seulement que le rédacteur qui est de la terre (comme tout homme), a imposé la marque de sa nature terrestre à la forme matérielle de l'écrit, et que l'Eglise qui est du ciel (étant sanctifiée par l'amour mutuel), a reconnu comme sien le sens du même écrit. Le nom du rédacteur offre encore bien moins d'importance que la forme de la rédaction[1].

[1] Que l'on me nomme les auteurs du livre de Job, de beaucoup de psaumes, etc.! Ils ont été reconnus par l'Eglise de la loi et cela suffit: l'Eglise de la grâce mérite-t-elle moins de croyance que celle de la loi? Tel est l'état de la question au point de vue ecclésiastique; mais je dois ajouter qu'aux yeux de la science il n'y eut jamais de prétention plus absurde, que celle qui attribue aux saints évangiles une origine postérieure aux temps apostoliques. Elle est contraire aux plus simples règles du bon sens.

Que l'on considère en effet les quatre évangiles dans leur ensemble. L'ordre dans lequel ils ont été placés par la tradition est-il conforme à l'ordre historique de leur rédaction? Pas un doute raisonnable ne saurait s'élever à ce sujet. . . . St.-Jean, le

Voilà ce que l'incrédulité a à apprendre; mais aussi c'est ce que le Protestantisme ne pourra jamais lui

plus mystérieux de tous les évangélistes ne dit pas un mot de l'institution de la Pâque chrétienne, c'est-à-dire, du plus grand et du plus profond des mystères. Son oeuvre était donc destinée à compléter une ou plusieurs oeuvres semblables mais antérieures. St.-Jean répète à deux reprises que les actes du Seigneur pourraient fournir matière à un nombre infini de livres. Cette formule est évidemment la réponse d'un témoin oculaire à des hommes qui lui avaient demandé sur la vie terrestre du Christ des détails qu'ils n'avaient pas trouvés dans des écrits précédents*. St.-Jean n'est donc venu qu'après d'autres évangélistes. Ajoutons que d'après la hauteur à laquelle il porte la contemplation religieuse, aucun des évangiles qui nous sont parvenus n'aurait pu trouver cours, s'il n'avait été antérieur à celui de St.-Jean. S'il en avait pu être autrement, nous devrions supposer que la nature humaine a totalement changé dans l'espace de 18 siècles. Allons plus loin. St.-Matthieu et St.-Marc, St.-Luc, et St.-Jean. La prédication polémique, l'histoire, la philosophie. Est-ce l'ordre naturel dans lequel devait apparaître une nouvelle religion? Le doute à ce sujet ne peut guère exister pour un homme sérieux et de bonne foi. Est-il possible de lire St.-Matthieu (je parle ici des discours du Sauveur et non du récit qui peut avoir été intercalé après coup), est-il possible, dis-je, de le lire sans sentir l'ardeur et j'oserai dire, la virulence d'une lutte engagée contre une doctrine plus ancienne, et qui était encore non-seulement une doctrine, mais un pouvoir? Est-il possible de ne pas sentir la prédominance des intérêts locaux de la Judée, intérêts que le succès de la prédication de St.-Paul dut jeter dans l'ombre; et que plus tard la chute de Jérusalem dut complétement mettre en oubli? La place de St.-Matthieu dans la chronologie de l'Écriture Sainte est donc hors de doute. Celles de St.-Marc et de St.-Luc le seront également pour toute critique sérieuse; mais c'est St.-Jean, évidemment le dernier les évangélistes dans l'ordre

* Comparez avec l'avant-propos de St.-Luc.

dire: car il faut comprendre la vie intérieure de l'Eglise pour comprendre ses rapports avec l'Écriture

du temps qui fournit les preuves le plus claires, et c'est à lui que je m'arrête pour faire voir que l'oeuvre qui porte son nom est vraiment de lui, que c'est une oeuvre individuelle et complète, et que cette oeuvre couronne toute l'Écriture Sainte d'une manière bien plus frappante qu'on ne l'a observé jusqu'ici.

Il est certainement peu de lecteurs qui n'aient remarqué que l'évangile de St.-Jean a deux conclusions à peu près identiques. L'ouvrage paraît terminé au 20me chapitre par une formule qui n'aurait pas eu de sens, si ce chapitre n'avait pas été le dernier. Comment le 21me chapitre a-t-il pu être ajouté? Quel intérêt a pu porter qui que ce soit à rattacher une nouvelle conclusion à une oeuvre complète, sans même se donner la peine de déguiser le faux qu'il commettait? L'évangile était écrit; il avait cours parmi les fidèles. Parvenu à la fin de sa longue carrière, le disciple bien-aimé, reste unique et vénéré des bienheureux apôtres, voyait naître auprès de lui dans les communes chrétiennes la fausse croyance qu'il était destiné à l'immortalité sur la terre. Il voulut rectifier une erreur qui l'importunait, et ajouta un dernier chapitre à l'oeuvre originelle dans le premier manuscrit qu'il eut en mains*. Le respect des fidèles ajouta ce nouveau chapitre dans tous les manuscrits déjà existants. Tel est évidemment le fait; car c'est à peine si on peut le nommer une supposition. Le scepticisme pourrait encore supposer que le 21me chapitre a été ajouté par les disciples de l'apôtre pour expliquer sa mort inattendue; mais cette hypothèse qui ferait des faussaires d'hommes tels qu'Ignace ou Polycarpe n'en confirmerait pas moins l'authenticité des chapitres précédents. Toute autre supposition serait encore plus absurde, quoique celle-là le soit déjà bien assez. Ainsi nous pouvons dire avec vérité que chaque

* Tout en disant les raisons de l'action de St.-Jean je ne prétends nullement nier qu'il n'ait été en ce cas l'instrument de la volonté divine dont le but mystérieux pouvait lui rester inconnu. La parole du Seigneur avait certainement une haute signification que l'avenir révélera.

Sainte. Isolez l'individu, brisez le lien qui unit tous les Chrétiens en une seule individualité vivante (comme

exemplaire de l'évangile de St.-Jean porte sa signature indubitable *.

Telle est la preuve extérieure de l'authenticité de cette oeuvre; mais cette preuve elle-même, quelque concluante qu'elle soit, ne saurait être comparée à la preuve intérieure. Une ignorance aveugle a fait de St.-Thomas le type de l'incrédulité naïve; mais tel n'est pas St.-Thomas aux yeux de l'évangéliste: il est le premier des Chrétiens. Toutes les professions de foi précédentes, sans en excepter celle même de St.-Pierre, qui est pourtant plus explicite que les autres, sont encore vagues et indéterminées. Le mot «Fils de Dieu» ne présentait point à la pensée des Hébreux le sens précis que lui donne le Chrétien St.-Thomas, le premier sur la terre (et que sa mémoire en soit bénie) a nommé le Christ de son nom éternel: «Mon Seigneur et mon Dieu.» L'amour, qui pendant longtemps avait craint de croire, subitement convaincu, trouve un accent de triomphe qui emporte St.-Thomas bien loin en avant de ses condisciples. L'évangile commence par: «Dès l'origine le verbe était Dieu», et voici que Christ, le verbe incarné, a été nommé Dieu par la bouche d'un homme. — L'évangile est terminé; le cercle est clos. — Pénétrons plus loin encore et un nouveau mystère se déploie à nos yeux. La vie terrestre du Seigneur se partage en deux parties dont l'une renferme sa vie privée ou de contemplation, et les jours de sa souffrance, l'autre forme sa vie active ou plutôt les années de son action directe sur les hommes. L'action divine par rapport à l'humanité commence par la création du premier couple. Le Christ divin se révèle (St.-Jean le fait observer) par le miracle de Cana qui n'est que la bénédiction du couple humain. L'action divine par rapport à l'humanité dans ses formes transitoires se termine, nous le savons, par la résurrection des morts. Le Christ divin termine

* Une critique impartiale et éclairée reconnaitrait également dans la conclusion de St.-Marc la signature d'un homme qui n'avait pas vu le Seigneur.

l'a fait le Protestantisme germanique), et vous avez brisé le lien qui unit les Chrétiens à l'Écriture Sainte; vous avez fait du livre une lettre morte, un objet complétement extérieur aux hommes, une histoire, une doctrine, une parole sans témoignage; du noir sur du blanc, un son dans l'air, quelque chose qui ne trouve son autorité ni en soi, ni hors de soi, quelque chose enfin qui doit être tué par le doute et englouti dans l'oubli. Celui qui a nié l'Eglise a condamné la Bible.

Pour le Romain[1], l'Écriture Sainte devenue document officiel de l'état, se trouve plus fortement rattachée à l'organisme de l'Eglise, quoique le lien qui les unit soit plutôt extérieur qu'intérieur, comme toutes choses dans le Romanisme; mais d'un autre côté le Latinizant ne comprend pas la sublime signi-

sa vie active par la résurrection de Lazare, après laquelle (selon St.-Jean) vient sa propre onction pour la mort et l'hosannah des Hébreux momentanément éclairés. *Le Christ dans sa vie terrestre représente donc l'action de Dieu sur le genre humain.* Tel est le plan intérieur de l'évangile; et cette oeuvre d'une si haute portée; d'une construction si magnifique et en même temps si précise, ne serait pas l'oeuvre couronnante des Saintes-Ecritures! Et elle ne porterait pas le caractère individuel par excellence! Et l'individu qui en serait l'auteur, serait quelqu'autre que celui que nomme la tradition! L'ignorance même la plus aveugle n'oserait le supposer.

A coté de preuves aussi concluantes, la circonstance que l'évangile de St.-Jean avait déjà été commenté par des hérétiques dès la première moitié du second siècle mérite à peine attention.

[1] Je ne parle que du Romain véritable; car le Gallican n'est rien dans le Romanisme, comme l'Anglican n'est rien dans le Protestantisme.

fication de l'Eglise dans son développement historique, et ne peut donc pas l'expliquer aux autres. Esclave d'une loi nouvelle fabriquée par le rationalisme juridique du monde romain, il ne peut pas dire à l'incrédulité comment notre Sauveur nous a délivrés des liens de l'esclavage légal pour que la plénitude de la liberté humaine pût garder dignement la plénitude de la révélation divine. La Pentecôte n'a pas de sens pour le Romain.

Mais pour nous, il nous est donné de reconnaître dans l'Écriture non une lettre morte et un objet extérieur, ni un document d'état ecclésiastique, mais un témoignage et une parole de toute l'Eglise, c'est-à-dire notre propre parole en tant que nous sommes de l'Eglise. L'Écriture est de nous et ne saurait donc nous être enlevée. L'histoire du Nouveau Testament, c'est la nôtre; c'est nous que les ondes du Jourdain ont dans le baptême rendus participants de la mort du Seigneur; c'est nous que la Sainte-Cène a dans l'eucharistie unis à lui par la communion corporelle; c'est sur nos pieds meurtris par la route des siècles, que le Christ divin a versé l'eau hospitalière; c'est sur nos têtes que la Pentecôte a dans le sacrement du saint-chrême vu descendre l'esprit divin, pour que la grandeur de notre liberté sanctifiée par l'amour servit Dieu plus complétement que n'avait pu le faire l'esclavage de l'antique Israël.

Trois siècles s'écoulèrent. Pendant ces trois siècles l'Eglise fut attaquée par l'orgueil hostile et les so-

phismes trompeurs d'une fausse philosophie, par le fanatisme enthousiaste des inspirations menteuses, par la haine sanguinaire des peuples qui tremblaient devant la vengeance des dieux que le Christianisme rejetait, par la haine implacable des Césars qui voyaient la plus dangereuse des révoltes dans la négation de la religion d'état[1] .... Au bout de ces trois siècles l'empire romain se trouva avoir été conquis par la puissance entraînante de la parole chrétienne et par le courage triomphant du martyre chrétien

L'intelligence humaine annoblie par le Christianisme exigea de la foi la précision de l'expression logique. L'ignorance, l'orgueil et les passions humaines firent naître les hérésies. Les Arius et les Dioscores nièrent la Trinité, c'est-à-dire, la définition intérieure de la divinité; ils nièrent la tradition tout en prétendant y rester fidèles. Les Chrétiens pour prononcer un arrêt sur cette fausse doctrine ne s'adressèrent à aucune autorité, à aucun pouvoir religieux ou politique; ils s'adressèrent à la totalité de l'Eglise, unie dans la concorde et dans l'amour mutuel (car l'amour n'usurpe pas, ne monopolise pas la grâce et ne réduit pas ses frères à l'ilotisme spirituel). L'Eglise répondit à l'appel de ses membres, elle confia (comme il était juste) le droit de formuler sa foi à ses anciens de l'ordre épiscopal, tout en se réservant le droit de

[1] Tel était en effet le crime des Chrétiens. Ce n'était pas de nier la divinité de Jupiter, de Minerve, de Néron ou des autres dieux, mais de nier la divinité suprême de l'état qui fait les dieux.

contrôler la formule qu'ils auraient adoptée. Le concile de Nicée posa la base de la confession chrétienne. Il définit la divinité elle-même, et par cette définition déclara implicitement que la perfection morale, comme toute perfection, ne peut appartenir qu'à l'Éternel[1]. Plus tard les empereurs, les patriarches, sans en excepter celui de Rome, et la majorité des évêques réunis en concile trahirent la vérité et signèrent une confession hérétique. L'Eglise, éclairée par son divin Sauveur, resta fidèle et condamna l'ignorance, la perversité ou la faiblesse de ses fonctionnaires, et par son témoignage fixa à jamais la doctrine chrétienne sur la divinité.

Les rapports de Dieu avec sa créature rationelle donnèrent lieu à de nouvelles erreurs. Les écoles de Nestorius et d'Eutychés cherchèrent a pervertir la tradition apostolique. L'une refusa au Christ divin sa véritable divinité ; l'autre son humanité véritable. Toutes les deux (car au fond les deux hérésies n'en font qu'une) posèrent entre Dieu et l'homme un abîme infranchissable ; toutes les deux refusèrent à Dieu le pouvoir de se manifester comme être moral ayant la liberté élective, et par là même ôtèrent à l'homme le bonheur de pénétrer par l'amour dans les intimes profondeurs de l'amour divin. L'Eglise réunit ses anciens et porta témoignage. La créature rationelle est tellement *l'image* de son créateur, que Dieu a pu être

[1] L'Arianisme donnait comme déduction logique inévitable la perfection morale au logos sauveur sans admettre sa divinité.

et a été homme. L'abîme est comblé : l'homme reçoit le glorieux privilége de sonder la perfection de l'être éternel ; il reçoit la bienheureuse obligation d'aspirer lui-même à la perfection morale, car il est semblable à Dieu. Tel est le sens de la décision des conciles.

Plus tard l'erreur des monothélites donna lieu à un nouveau témoignage de l'Eglise sur l'identité de la nature intellectuelle et de la volonté, et sur la perfection morale manifestée par le Verbe divin dans les bornes de la nature humaine; et la doctrine chrétienne fut révélée pour tous les siècles à venir dans toute sa grandeur et sa beauté divine.

Une nouvelle question se présenta. L'emploi respectueux des images était admis par l'Eglise, mais la superstition des peuples convertissait souvent le respect en adoration. Un zèle mal entendu et passionné voulut que l'Eglise, non contente de condamner l'abus, condamnât l'usage. Tel est le sens de l'hérésie des iconoclastes. Ils ne comprenaient pas eux-mêmes la portée de leurs exigences, ils ne comprenaient pas que la question des images renfermait en elle celle du rit tout entier. L'Eglise le comprit. En condamnant les iconoclastes elle porta témoignage à la plénitude de sa liberté. Le second concile de Nicée déclara que l'Eglise, individualité vivante et animée de l'esprit de Dieu, a le droit de célébrer la majesté divine par la parole, par le son et par l'image; elle déclara enfin la liberté de l'adoration sous tous les symboles inspirés par l'amour à l'unanimité des Chrétiens. Tel est le

sens de ce concile si rarement compris. *Les conciles précédents avaient sauvé la doctrine chrétienne ; celui-ci sauva la liberté du sentiment chrétien.*

Telle est l'histoire de l'Eglise. C'est l'histoire d'un organisme vivant et indestructible soutenant des siècles de lutte contre l'oppression et l'erreur ; c'est la liberté intellectuelle sanctifiée par l'amour mutuel, portant à la plénitude de la révélation divine un sublime témoignage qui doit être l'héritage de tous les siècles à venir.

Sera-ce le Protestant qui dira cette histoire? mais pour lui-même ce n'est qu'un chaos d'événements sans portée, de discussions oiseuses, de passions personnelles ou populaires, de majorités oppressives, de minorités factieuses, d'opinions individuelles sans importance, et de décrets sans autorité ; c'est peut-être un trésor pour les bibliothèques, ce n'est rien pour l'humanité.

Sera-ce le Romain qui dira cette histoire? Mais lui-même n'y peut voir qu'une comédie à grand spectacle sans signification sérieuse, qu'un verbiage de plusieurs siècles, que la longue ignorance d'une société qui pendant cinq cents ans usurpe le droit de discuter les questions de dogme sans se douter qu'elle, renferme en son sein un pouvoir à qui seul ce droit a été conféré par la divinité elle-même.

Non, l'histoire de l'Eglise, levain intellectuel et moral auquel l'Occident doit tout ce qu'il a de grand et de glorieux, n'est plus intelligible au schisme qui

en a renié le principe. — Elle est à nous et à nous seuls, cette histoire, sévère dans son développement logique comme la science, poétique comme les hymnes des premiers siècles [1], si complétement différente de tout le reste des annales humaines et si infiniment supérieure à toutes leurs agitations matérielles et politiques. «Mais l'Orient est mort,» disent les hommes de l'Occident : «et nous, nous vivons.» Je n'ai pas à parler de la vie sociale, matérielle ou politique, mais de la vie intellectuelle en tant qu'elle porte le caractère de la vie religieuse, c'est-à-dire, en tant qu'elle est une manifestation de l'Eglise.

L'Occident depuis des siècles est libre, riche,

[1] Je ne saurais m'empêcher de faire remarquer que l'ordre des conciles coïncide en effet à l'ordre des plus anciens hymnes de l'Eglise. (V. le Gloria, le Lux serena, etc.) La Trinité (1re époque) — l'Incarnation (2me époque) — la Glorification et la prière (11 de Nicée). Faute d'avoir compris cet ordre des hymnes chrétiens, le savant Bunsen (homme dont les travaux sont du reste fort estimables) est tombé dans la singulière erreur de prendre un exemplaire tronqué du Gloria, pour l'exemplaire original, et de considérer comme une interpolation le nom de l'Esprit Saint placé entre le Verbe considéré comme Dieu et le Verbe dans son incarnation. — Le même ouvrage qui renferme cette erreur de critique renferme entre autres erreurs philosophiques l'idée que l'Eglise est l'incarnation de l'Esprit Saint comme le Christ est l'incarnation du Verbe. L'illustre savant ne comprend donc pas que, d'après sa propre définition, l'incarnation, comme toute objectivité, rentre dans le domaine du Verbe qu'il considère comme *l'objet divin* (Dieu-objet). Le philosophe a voulu en savoir plus long que l'Eglise ; mais l'Eglise a l'admirable qualité d'être toujours plus rationelle que le rationalisme humain.

puissant et éclairé. L'Orient est pauvre, obscur, en grande partie réduit à l'esclavage, tout entier plongé dans l'ignorance. Eh bien! que l'on compare les manifestations du Christianisme dans ces deux régions dont les destinées politiques sont jusqu'à présent si différentes.

Cherchons quelque manifestation de l'Eglise dans le Protestantisme, quelque mouvement vital dans sa doctrine! La multiplication des sectes nouvelles, la dissolution des communions plus anciennes, l'absence de toute croyance arrêtée, de constants essais pour former soit un cours de doctrine, soit une commune avec un symbole permanent, essais constamment suivis de mécomptes; les travaux individuels se perdant sans fruit dans le chaos universel, les années qui passent sans recueillir d'héritage de celles qui les ont précédées et sans en laisser aucun à celles qui les suivront: partout l'incertitude et le doute. — Tel est le monde protestant au point de vue religieux. Au lieu de la vie, nous trouvons le néant ou la mort.

Cherchons quelque manifestation de l'Eglise dans le Romanisme! Beaucoup d'agitations politiques, des mouvements populaires, des querelles ou des alliances avec les cabinets, quelques mesures administratives, beaucoup de bruit et d'apparat, et pas un mot, pas un acte qui porte le cachet de la vie spirituelle qui est la vie de l'Eglise... N'est-ce pas encore le néant? Cependant ce dernier temps a vu paraître

un décret obligatoire émané du trône pontifical sur une question dogmatique. C'est donc un acte complétement ecclésiastique dans la plus haute acception de ce mot; et comme c'est le seul depuis bien des années, il mérite une attention particulière. Ce décret annonce à toute la chrétienneté et aux siècles à venir que la bien-heureuse mère du Sauveur avait été dès sa conception exempte de tout péché, même originel. Mais la Sainte-Vierge n'a-t-elle pas subi la mort comme le reste du genre humain? Elle l'a subie. Or la mort n'est-elle pas (comme le dit l'esprit de Dieu par l'apôtre) la peine du péché?[1] Elle ne l'est plus; elle est devenue par décret papal indépendante du péché; elle est devenue un simple accident de la nature, et le Christianisme tout entier est convaincu de mensonge. Ou la Sainte-Vierge a-t-elle subi la mort comme le Christ, se faisant péché pour les autres? Nous aurions deux Sauveurs, et le Christianisme serait encore convaincu de mensonge. Voilà comment les mystères divins se manifestent à la communion romaine ; voilà l'héritage qu'elle lègue à l'avenir. Que trouvons-nous donc dans le Romanisme? Le silence ou le mensonge. Le néant ou les symptômes de la mort spirituelle aussitôt qu'il veut se donner les airs de la vie ecclésiastique.

L'Eglise ne parle point sans une grave nécessité. Mais dans notre temps, Rome, son pontife en tête, l'a

[1] Littéralement: «les gages du péché».

attaquée par la parole, et elle a répondu. Du sein de l'ignorance et de l'avilissement, du fond de la prison où l'Islamisme retient les Chrétiens de l'Orient, une voix s'est élévée, et elle a dit au monde que «*la connaissance des vérités divines était donnée à l'amour mutuel des Chrétiens et n'avait d'autre gardien que cet amour.*» Cette parole a été reconnue comme une parole de l'Eglise. Elle renferme la formule générale de son histoire, et est devenue un magnifique héritage pour les siècles futurs. Pour nous, enfans de l'Eglise, c'est un chant de triomphe au milieu des souffrances, c'est la voix de celui qui est le bien-aimé du Père en raison de son amour et de son sacrifice volontaire; mais je ne crains pas de le dire, pour toute âme noble et sérieuse, quelle que soit sa croyance ou son incrédulité, cette parole paraîtra une des plus belles qui aient jamais été prononcées par une bouche humaine. Où est donc l'héritage des siècles passés? Où l'histoire de l'Eglise se continue-t-elle encore? Où est la vie véritable malgré les apparences de la mort? et où est la mort véritable malgré les apparences de la vie?

Dans ma première réponse à une attaque injuste dirigée contre l'Eglise, j'ai fait voir que les deux sections du schisme occidental n'étaient que deux formes du Protestantisme, que toutes les deux, niant la base morale de la connaissance religieuse, étaient éminemment rationalistes et n'avaient par conséquent aucun droit à se plaindre du rationalisme qui les at-

taque; que toutes les deux, plongées comme elles le sont dans l'antinomie logique, n'avaient jamais vu le Christianisme que d'un seul côté; le comprenant ou comme unité sans liberté, ou comme liberté sans unité; que toutes les deux, incapables de faire une défense sérieuse soit l'une contre l'autre, soit contre l'incrédulité, se trouvaient maintenant dans une époque de marasme et de décadence, et ne pouvaient que hâter leur chute par les efforts mêmes qu'elles tentent pour y résister, c'est-à-dire, par leurs luttes inévitables et par leurs alliances de convention[1]. J'ai montré maintenant l'état réel et intérieur des deux branches du schisme. Leur base commune est le rationalisme. Toute la superstructure est conventionnelle et manque également de grandeur, d'harmonie et de lien intérieur. Une prière appauvrie et privée de toute sa signification, des sacrements incompris et dénaturés, une histoire annulée ou réduite à n'être qu'un long contre-sens : voilà ce que les deux Protestan-

[1] Je n'avais parlé que de propositions d'alliance. Maintenant cette alliance paraît jusqu'à un certain point effectuée au moins dans l'opinion publique. Un journal fort estimé (la Revue des Deux Mondes) disait, il y a quelque temps, que le devoir des puissances occidentales était de soutenir «la juste prépondérance du *Christianisme occidental* dans *l'Orient*». On le voit, il ne s'agit ni de Rome, ni de Genève, il s'agit du *Christianisme occidental* en général. L'alliance proposée contre l'incrédulité s'effectue contre l'Eglise et cela vaut mieux. — Le même journal prouvait aussi dernièrement que l'inconséquence constitue le mérite du gallicanisme, et si je ne me trompe, de l'anglicanisme, et tout cela se donne des airs de Chrétien.

tismes, germanique et romain, ont à opposer au travail analytique de la pensée humaine. Aussi ont-ils tort de croire que l'incrédulité vienne les tuer. Pour pouvoir être tué il faut être vivant; mais eux, malgré leurs agitations et leurs luttes apparentes, ils pnrtent la mort dans leur sein, et l'incrédulité n'a plus qu'à enlever les cadavres et balayer l'arène.

Telle est la juste punition du crime commis par l'Occident contre la sainte loi de la fraternité chrétienne.

La pensée religieuse du monde est à nous. Quelsque soient nos ennemis et quel que soit leur acharnement, ni les vagues rêveries de la religiosité individuelle, ni l'habileté machiavélique des religions d'état, ni la finesse des sophismes, ni les efforts chaleureux d'une prédication ignorante dans sa bienveillance, ni la haine implacable convertissant les anciennes tentatives de *fratricide moral* en désir *de fratricide matériel,* en un mot rien, ni la parole avec sa séduction, ni les armes avec leur puissance, n'arrachera l'humanité à celui qui est mort pour elle et ne lui a laissé d'autre foi que celle de l'amour. Certes, il y aura dans tous les siècles des hommes pervers qui ne *voudront* pas croire; mais il n'y aura plus d'âmes honnêtes et pures qui *ne puissent pas croire.* L'avenir — c'est l'Eglise.

Peut-être me reprochera-t-on la rudesse de mon langage; mais qu'on y pense! Si je ne suis point sorti des bornes de la vérité, si je n'ai rien avancé que je

n'aie prouvé, ce sera *le fait* qui aura été rude et non point *ma parole.*

— — — — — — —
— — — — — —
— — — — —
— — — —
— — —
— —
—

Bien du sang a déjà été versé dans l'Orient, et le sang exaspère toutes les haines. J'ai cependant une idée assez haute de l'âme humaine et de sa noblesse pour espérer que, même à présent, il se trouvera parmi vous, lecteurs et frères, des hommes capables de me prêter une oreille impartiale.

Malgré de grandes agitations politiques, des troubles sociaux qui sont loin d'avoir atteint leur terme, des guerres sanglantes et la prépondérance apparente des intérêts matériels, notre siècle est un siècle de pensée, et c'est pourquoi il doit avoir une très-grande influence sur l'avenir du genre humain. En effet, les passions sociales peuvent troubler la pensée, et l'oppression de la force brutale peut la paralyser momentanément; mais les passions se fatiguent et s'appaisent; la force brutale se brise ou se lasse, et la pensée leur survit et continue son oeuvre immortelle; car la pensée est vraiment de Dieu.

Pendant des siècles de développement intellectuel l'Occident a fait des choses grandes et glorieuses; mais le levain moral de toutes les choses vraiment grandes qu'il a produites, c'était le Christianisme. Ce

levain salutaire agissait aussi puissamment sur les incrédules qui le niaient, que sur les hommes religieux qui s'en glorifiaient; car c'est avoir été Chrétien (au moins en partie), que d'avoir aimé la justice et garanti le faible des attaques du puissant, que d'avoir aboli la vénalité, la torture et l'esclavage; c'est avoir été Chrétien (au moins en partie), que d'avoir prêché la charité et travaillé à rendre, autant que possible, la vie douce et le labeur facile aux pauvres, dont nous ne savons pas encore rendre le sort complétement heureux. Aussi, malgré ses plaies sociales et son incertitude en fait de religion, l'Angleterre est-elle, ainsi que maint autre pays de l'Europe contemporaine, un état bien plus chrétien que les royaumes du moyen âge, dont on fait quelquefois sonner si haut le Christianisme aveugle et menteur. Cependant qu'on ne s'y trompe pas, la morale chrétienne ne peut pas survivre à la doctrine dont elle découle. Privée de sa source, elle tarit. La morale sans la doctrine n'est bientôt plus qu'une inconséquence et un principe arbitraire gardé pendant quelque temps par l'habitude; mais bientôt rejeté par l'intérêt et la passion.

Or ce qui fait en ce moment la gravité réelle et le danger imminent de l'époque, c'est que la pensée a dans l'Occident réellement dépassé la religion qu'elle a convaincue de rationalisme et d'inconséquence, et qu'une religion dépassée est une religion condamnée.

Il s'agit donc de sauver tout ce que vous avez de beau et de bon, de grand et de glorieux; il s'agit de

sauver votre avenir intellectuel et moral ; car en ce moment, votre coeur est plus chrétien que votre croyance, ce qui ne peut pas durer.

Ce n'est pas un dogme nouveau que nous vous enseignons; car c'est le dogme du Christianisme primitif. Ce n'est pas une tradition nouvelle que nous cherchons à vous imposer, car c'est la tradition que vos pères ont gardée jusqu'au moment où ils voulurent rejeter les nôtres dans l'ilotisme spirituel. L'édifice de votre foi croule et s'abîme; nous n'apportons point pour le consolider des éléments nouveaux; non, nous ne faisons que vous rapporter la clef de voûte que vos ancêtres avaient rejetée, l'amour mutuel des Chrétiens et les grâces divines qui y sont attachées. Replacez-la au sommet de l'édifice, et désormais indestructible, défiant ou plutôt invitant le travail critique de l'intelligence, il s'élèvera dans toute la grandeur de ses proportions sublimes pour être le salut, le bonheur et la gloire de toutes les générations futures.

Je sais que de grandes préventions doivent accueillir nos paroles, et je n'oserais les accuser d'injustice; je sais que, quelles que soient vos erreurs, vous avez encore des reproches innombrables à nous adresser; je sais que vous pourriez exiger de nous un compte rigoureux des fruits que la vérité devrait faire porter aux peuples, qui en sont dépositaires, fruits dus par notre reconnaissance et refusés par notre ingratitude. Nous ne nous justifierons pas; nous

ne parlerons ni des luttes ni des souffrances de notre histoire, ni des mensonges d'une civilisation, que nous puisons depuis plus d'un siècle à des sources corrompues. Tout cela ne nous excuse pas. Quelles que soient vos accusations, nous en admettons la justice; quelsque soient les vices que vous pourrez nous reprocher, nous les avouons, nous les reconnaissons humblement, douloureusement, amèrement; mais pour être justes envers vous-mêmes et envers le Christianisme, soyez indulgents envers nous! Ne vous demandez pas s'il est vraisemblable que Dieu, pour vous appeler, se serve d'organes si rebelles à sa loi; mais dites-vous plutôt que les voies divines sont inscrutables pour la raison humaine! Ne vous demandez pas si nous sommes dignes de vous porter les paroles de la vérité, mais songez plutôt combien la vérité est belle et digne d'être reçue par vous, quelsque soient ses messagers! A Dieu ne plaise que les péchés et la dureté de coeur, qui font notre honte, fassent votre malheur, et que leur inévitable punition ne nous devienne deux fois plus sévère pour le mal qu'ils vous auront fait en vous inspirant une prévention invincible contre la loi divine elle-même.

«Qu'elle est belle et douce la concorde entre les «frères! C'est l'huile embaumée qui coule sur la che«velure d'Aaron et sur les pans de sa robe flottante; «c'est la rosée bienfaisante que la nuit répand sur les «sommets de l'Hermon et sur les collines bénies de «Sion.» Si jamais votre coeur a répondu à cet hymne

de l'antique Israël, l'effort moral que vous avez à faire sur vous-même ne vous paraîtra pas pénible. Condamner un crime commis par l'erreur de vos pères contre des frères innocents, — telle est la seule coudition qui puisse vous remettre en possession de la vérité divine, et sauver votre vie spirituelle toute entière d'une dissolution inévitable. Acceptez-la pour avoir le droit que l'Eglise donne à ses enfants de dire: «Aimons-nous les uns les autres pour pou-«voir, d'un accord unanime, confesser le Père, le Fils «et le Saint-Esprit.»

Certes, nous vous parlons dans notre propre intérêt; car acquérir des frères est le plus grand bonheur qui soit donné à l'homme sur la terre; mais notre intérêt, — c'est aussi le vôtre? Un acte de justice est-il donc si difficile? L'obligation de dire à des frères contre lesquels on est coupable: «Frères, nous avons péché contre vous, mais acceptez-nous de nouveau comme des frères bien-aimés!» Est-ce donc une obligation si dure et si impossible à remplir? — Lecteurs et frères, sondez, je vous prie, vos coeurs et vos pensées!

Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig.

LEFe 20

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2005

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 017 146 994 6